UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉTRANGE ÉTRANGER : LE FREAK CULTUREL ET LA CONSTRUCTION DE L'IDÉAL BRITANNIQUE DE CIVILISATION DANS LA SECONDE MOITIÉ DU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN HISTOIRE

PAR

ROXANE MARTINEAU

FÉVRIER 2018

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES FIGURES iii

RÉSUMÉ iv

INTRODUCTION 1

Concepts 2

Bilans historiographiques 7

Freaks 8

Impact de l'empire et des colonies sur la métropole 14

Problématique 20

Sources 22

CHAPITRE I

FREAKS ET IDÉAL DE SOCIÉTÉ 28

1.1 Les rôles sexués 29

1.1.1 L'homme, la femme et l'enfant 30

1.1.2 Le mariage et la famille 34

1.2 La respectabilité 39

1.2.1 Sociabilité 40

1.2.2 « Self-Help » et réussite personnelle 44

1.3 L'intérêt scientifique 49

1.3.1 Descriptions 50

1.3.2 Le freak culturel comme représentant d'un groupe 53

1.4 Conclusion 57

CHAPITRE II
FREAKS ET CIVILISATION 59
2.1 Langage 61
2.1.1 Absence de langage et langage primitif 63
2.1.2 Capacité d'apprentissage 66
2.1.3 Une langue civilisée, l'anglais 70
2.2 Habillement 73
2.2.1 La nudité primitive 74
2.2.2 Les « costumes » étrangers 78
2.2.3 Les vêtements civilisés 82
2.3 Religion 85
2.3.1 Les autres 86
2.3.2 La vraie foi 87
2.4 Conclusion 88
CONCLUSION 91
ANNEXE 95
BIBLIOGRAPHIE 102

LISTE DES FIGURES

Figure 1.1 Farini et Krao. 39
Figure 1.2 Portrait du père de Krao 56
Figure 2.1 Représentation de Krao sur une brochure 77
Figure 2.2 Chang, son épouse King-Foo et le nain Chung 79
Figure 2.3 Couverture d'un livret publicitaire représentant Maximo et Bartola 81
Figure 2.4 Maximo et Bartola, les Aztèques en costumes de mariés 82

RÉSUMÉ

Le Freak, un individu longtemps dénigré comme faisant partie du souvenir d'une forme de divertissement peu respectable, a aussi malheureusement été négligé dans le milieu universitaire. Pourtant, les freaks peuvent être une source d'informations précieuse. Dans ce mémoire, nous souhaitons poursuivre les idées avancées dans les travaux d'historiens et de sociologues afin d'examiner comment le freak peut être utilisé pour comprendre différents aspects de la société dans laquelle il est présenté. Les freaks sont employés par des promoteurs dans le but de produire un profit et leur image est donc construite dans l'optique de rejoindre un public. En se penchant sur le cas précis de la Grande-Bretagne du XIX^{ème} siècle, nous avons voulu montrer ce que les présentations de quatre freaks culturels (le géant Chang, Krao et les Aztèques Maximo et Bartola) peuvent nous apprendre sur les valeurs mises de l'avant par la « middle-class » victorienne. En analysant les articles de journaux traitant de leurs présentations et les pamphlets publicitaires disponibles pour le public, nous avons pu voir comment ces individus étaient décrits de façon à les rendre respectables. Cependant, ces freaks demeurent fondamentalement différents de leur public. Étant des freaks culturels, c'est-à-dire considérés comme des freaks à cause de leur appartenance à des cultures étrangères, Chang, Krao et les Aztèques permettent de voir comment ces autres peuples étaient perçus par les Britanniques. En tant que représentants de groupes culturels étrangers, ces freaks demeurent donc forcément inférieurs aux yeux du public. Les freaks sont des gens dont l'image est construite pour intéresser et il serait pertinent de s'y intéresser davantage.

MOTS-CLÉS : Grande-Bretagne, freak, mission civilisatrice, empire, respectabilité.

INTRODUCTION

Le dix-neuvième siècle est pour la Grande-Bretagne et son empire un véritable âge d'or. En effet, cet empire va continuer à s'étendre jusqu'à son apogée territoriale après 1914. Cet empire immense se maintient entre autres grâce aux avancées technologiques qui facilitent le transport et le partage de l'information. Ces deux éléments sont rendus plus aisés par le contrôle qu'exercent les Britanniques sur les mers. Au-delà de la question de l'empire, le dix-neuvième siècle est caractérisé par de nombreux changements en Grande-Bretagne. Aux niveaux intellectuel et idéologique par exemple, avec le développement du libéralisme et du darwinisme.. Dans la perspective libérale, l'empire est perçu comme un grand marché offrant des solutions aux difficultés économiques de la fin du siècle.[1] C'est en reprenant les théories de Charles Darwin afin de les appliquer à l'Homme et aux sociétés humaines, ce que Darwin lui-même n'a jamais fait, que se développe le darwinisme social, une théorie ensuite utilisée afin de théoriser le racisme. La question de la perception des « races » devient centrale à mesure que l'empire se développe. En effet, l'empire est le cadre qui permet de mettre en contact les Britanniques avec des cultures étrangères. Ces cultures suscitent parfois un intérêt pour leur exotisme. La curiosité pour ce qui est différent n'est évidemment pas un phénomène nouveau, mais elle prend tout au long du dix-neuvième siècle une autre dimension avec l'accroissement du nombre d'exhibitions d'individus « monstrueux » ou simplement différents.

Les monstres sont un sujet de craintes et de curiosités depuis des siècles. Cet intérêt pour le monstrueux, la nécessité de l'encadrer et l'expliquer, se retrouve encore

---

[1] John Darwin, *The Empire Project: the Rise and Fall of the British World-System, 1830-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 112-114.

aujourd'hui dans une forme plus scientifique. Au-delà de l'intérêt scientifique suscité par les différences physiques et psychologiques, celles-ci ont été aussi utilisées comme sources de revenus dans le contexte des *sideshows*. Ces expositions parfois frauduleuses témoignent pourtant de l'intérêt de la population pour l'étrange et ce qui est différent. Les *sideshows* présentaient des individus assez particuliers, les freaks. Le phénomène des freaks et des freak shows est surtout connu aux États-Unis, mais a été un phénomène international, notamment au dix-neuvième siècle[2]. Le contexte britannique en particulier est intéressant car avec l'expansion impériale et le contact avec d'autres cultures, il ouvre de toutes nouvelles possibilités pour ces promoteurs cherchant le spectacle le plus lucratif à présenter. Plus encore, l'empire britannique crée au dix-neuvième siècle un contexte qui favorise grandement le contact entre les Victoriens et les cultures étrangères des nombreuses et différentes colonies, sur tous les continents. Si le contact, souvent indirect, avec cet Autre se fait à travers les récits de voyages, les rapports missionnaires, les écrits gouvernementaux, la littérature avec le développement des romans, il peut aussi être très concret à travers les expositions universelles (à partir de 1851) et surtout les *sideshows* et autres expositions de ceux identifiés comme des freaks.

Concepts

Le concept du « freak » est au cœur de ce travail. Le terme, connu dès 1637, servait alors à désigner une couleur qui se dégageait du lot puis au cours du même siècle devient un synonyme de fantaisie[3]. Déjà, il désignait la différence. Il ne sera employé

---

[2] Nadja Durbach, *Spectacle of Deformity*, Berkeley, University of California Press, 2009, p. 3.
[3] Rosemarie Garland Thomson (dir.), *Freakery: Cultural Spectacles of the Extraordinary Body,* New York, New York University Press, 1996, p. 4.

spécifiquement pour désigner un être au physique anormal qu'à partir de 1847[4]. C'est-à-dire tout juste avant la période couverte par ce travail. Au-delà du terme, l'individu qu'il a fini par caractériser existait bien avant sous d'autres appellations. La description des « monstres » est bien antérieure, des écrits sur le sujet remontant à l'Antiquité[5]. Ils pouvaient alors être perçus comme des punitions divines ou des curiosités. Une approche scientifique du phénomène naît véritablement au début des années 1830. Avec le développement de la tératologie, l'individu anormal n'est plus une merveille de la nature, mais la manifestation d'une pathologie qu'il faut corriger[6]. Dans cet ordre d'idée, le terme freak prend donc une connotation particulièrement négative et son utilisation est alors remise en question, parfois par les freaks eux-mêmes. Par exemple, en 1899, lors d'une tournée en Angleterre, les freaks membres de la troupe de Barnum ont protesté contre l'emploi de ce terme péjoratif et ont signé une pétition pour demander qu'on les nomme désormais des « prodigies » et ce après avoir suggéré toute une liste de différents termes.[7] Le terme « freak » n'est évidemment pas le seul à avoir été employé au XIX^{ème} siècle pour définir ces individus, mais c'est celui qui sera employé le plus souvent dans ce travail.

Le choix d'utiliser en priorité le terme « freak » reflète avant tout la volonté de respecter le langage employé à l'époque, le vocabulaire retenu pour les décrire faisant partie de la construction de ces individus. Ce terme démontre aussi la volonté de s'attacher à une expression générale et englobante qui, contrairement à bien d'autres sur la longue liste de mots désignant ces individus[8], ne fait pas directement référence

---

[4] « freak, n.[1] », *Oxford English Dictionary*, <http://www.oed.com.proxy3.library.mcgill.ca/view/Entry/74344?rskey=pZy0PO&result=1#eid> (30 mars 2016). *Cf.* Rosemarie Garland Thomson (dir.), *Op. cit.*, p. 4.; Marlene Tromp (dir.), *Victorian Freaks: the Social Context of Freakery in Britain*, Columbus, Ohio State University Press, 2008, p. 1; Nadja Durbach, *Op. cit.*, p. 1.

[5] Katharine Park et Lorraine J. Daston, « Unnatural Conceptions: The Study of Monsters in Sixteenth- and Seventeenth-Century France and England », *Past & Present*, n° 92, août 1981, p. 22.

[6] Rosemarie Garland Thomson (dir.), *Op. cit.*, p. 4.

[7] 19th century British newspapers, « "Freaks" no longer, but "Prodigies,", at Barnum's », *The Illustrated Police News*, 21 janvier 1899.

[8] Géant, nain, siamois, etc.

à un type d'anormalité spécifique. Cependant, ce travail entend appliquer une précision au terme « freak ». Car, en plus du freak au sens général, Robert Bogdan, et d'autres universitaires après lui, ont divisé ces individus en deux catégories : corporel et culturel. Le freak corporel, d'abord, désigne les « monstres », ceux qui intéressent le plus la tératologie de par leurs déformations physiques. Dans cette catégorie, les freaks ne sont considérés différents que par leur difformité physique. Il s'agit par exemple des nains, des géants et même des individus simplement couverts de tatouages. Le freak culturel ensuite témoigne de l'intérêt pour les populations non-occidentales ou non-européennes. Le freak culturel est considéré comme un freak car il est le représentant d'une culture différente, par exemple les tribus africaines présentées dans des reconstitutions de leur village lors des expositions impériales. Les frontières entre ces deux types de freaks sont parfois très minces, il ne faut pas toujours y voir une séparation nette. Un freak peut être à la fois culturel et corporel, ou commencer sa carrière en tant que freak corporel et la terminer en tant que freak culturel selon les aspects de sa personne privilégiés par un promoteur. Les exemples employés dans ce travail par exemple sont des freaks culturels qui présentent tous aussi des difformités physiques. Même si les deux types sont parfois confondus, il existe des manifestations distinctes de chacun. L'erreur des universitaires a longtemps été, toujours selon Bogdan, de négliger le freak purement culturel en ne le considérant pas comme un freak, alors que les contemporains, promoteurs et spectateurs, le considéraient bien comme tel, mais simplement comme le représentant d'une autre « race »[9]. De ce fait même, si les universitaires se sont de plus en plus penchés sur les freaks, il avait donc rarement été question des freaks culturels au-delà de leurs différences physiques. Ce détail est particulièrement important lorsque l'on considère par exemple le développement des grandes expositions universelles ou impériales que l'on pourrait utiliser comme exemples de freak shows remodelés afin de les rendre plus scientifiques et respectables. Il est cependant ici essentiel de comprendre que le

[9] Robert Bogdan, *Freak Show: Presenting Human Oddities for Amusement and Profit,* Chicago, Chicago University Press, 1988, p. 6-7.

freak est avant tout une construction sociale, qu'un individu ne naît pas freak[10]. En effet, cet individu est un freak, car il est construit et désigné comme tel par un promoteur et perçu de cette façon par le public. C'est ce qui explique, comme il a été mentionné ci-dessus, que l'image d'un freak peut changer tout au long de sa carrière. Le freak n'est pas un individu, mais l'image d'un individu transmise par un promoteur et interprétée par un public. La question de la perception de l'Autre est d'ailleurs un élément central de ce travail.

Dans le cadre de l'empire britannique au dix-neuvième siècle, cette perception de l'Autre n'est pas uniforme et immobile. Elle varie beaucoup d'un groupe à l'autre et selon les différents événements qui marquent l'empire et les colonies. Par exemple, suite à des révoltes, comme celle des Cipayes en 1857, la vision que les Britanniques ont des Indiens en particulier change. Passant de l'image du représentant d'une ancienne civilisation en déclin, l'Indien devient un être barbare et violent dans l'imaginaire britannique marqué par les témoignages de la brutalité des Cipayes.[11] De plus, suite à ce genre d'événements, la nécessité de consolider l'unité de l'empire se fait sentir. En effet, c'est en voulant éviter que de telles secousses ne se reproduisent dans d'autres colonies que les politiques coloniales britanniques changent et s'adaptent. C'est dans cet ordre d'idée que s'inscrit la volonté de « civiliser » les colonies. Par « civiliser », il faut ici entendre reproduire, autant que faire se peut, le modèle de civilisation idéal que représente la Grande-Bretagne, aux yeux des Britanniques. Il s'agit aussi, bien sûr, d'une modalité de la domination coloniale, par l'imposition de son propre modèle.

La question du modèle de civilisation idéal est le second aspect essentiel à ce travail. Le concept de « civilisation » est en soi un concept complexe qui varie selon la période et selon les individus. La civilisation est un processus qui se caractérise par la

---

[10] Robert Bogdan, « The Social Construction of Freaks » dans Rosemarie Garland Thomson (dir.),*Op.cit.*, p. 25.
[11] Marlene Tromp, "Empire and the Indian Freak" dans Marlene Tromp (dir.), *Op. cit.*, p. 162-164.

dissociation entre l'Homme et l'animalité.[12] Avant tout, c'est un concept employé à partir du dix-huitième siècle par les puissances impériales pour justifier leurs possessions coloniales à travers la volonté d'apporter la « civilisation » aux populations « moins développées »[13]. L'empire britannique ne fait pas exception, même si l'idée que toute population puisse être civilisée commence à être largement mise en doute à la fin du dix-neuvième siècle. La mission civilisatrice n'est pas un concept clairement défini et plusieurs visions coexistent à l'époque. Tout comme différentes conceptions de la civilisation idéale existent. Par exemple, la mission civilisatrice a pu être décrite comme ayant deux fonctions. La première consiste à restaurer la grandeur d'une civilisation en déclin, pour ensuite lui apporter des progrès technologiques et idéologiques en accord avec la vision britannique de la modernité[14]. Cette vision reflète l'idée de respecter l'héritage culturel de la population locale, et s'applique uniquement lorsque le pouvoir impérial reconnaît que cette population est issue d'une civilisation en déclin, ce qui n'était pas toujours le cas. L'exemple le plus évident de cette vision des choses est la façon dont les Britanniques considéraient les Indiens et en particulier l'hindouisme. La politique coloniale s'est donc développée, pendant un certain temps du moins, dans une optique cherchant à préserver une partie des traditions culturelles tout en combattant le manque de moralité.[15] Une seconde approche, plus générale et englobante, de la mission civilisatrice est de considérer qu'il s'agit avant tout d'un moyen d'apporter

---

[12] Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, Éditions La Découverte, 2002, p. 6.
[13] Michael Mann, « 'Torchbearers Upon the Path of Progress': Britain's Ideology of a 'Moral and Material Progress' in India » dans Harald Fischer-Tiné et Michael Mann (dir.), *Colonialism as Civilizing Mission: Cultural Ideology in British India,* Londres, Anthem Press, 2004, p. 4. *Cf.* Carole Reynaud-Paligot, *La république raciale : paradigme racial et idéologie républicaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2006, sur le cas français.
[14] Deborah Anna Logan, *Harriet Martineau, Victorian imperialism, and civilizing mission*, Farnham, Burlington, Ashgate, 2010, p. 12.
[15] Jana Tschurenev, « Between Non-interference in Matters of Religion and the Civilizing Mission: The Prohibition of the *Suttee* in 1829 » dans Harald Fischer-Tiné et Michael Mann (dir.), *Op. cit.*, p. 68-69.

un progrès matériel et moral[16] à une population étrangère. Évidemment, il faut alors s'attarder sur ce qui était compris comme étant les idéaux matériels et moraux au dix-neuvième siècle. L'aspect moral est principalement visible à travers l'importante croissance des valeurs dites « victoriennes », inspirées de la religion et de la science. Ces valeurs se manifestent, entre autre, à travers la notion de respectabilité. Cependant, la notion de respectabilité ne fait pas seulement référence à la moralité, mais renvoie aussi au côté matériel, car la respectabilité dépend aussi de la richesse[17] et de la capacité d'un individu à ne dépendre de personne. En effet, l'aspect matériel doit se comprendre à travers l'idéologie libérale qui devient de plus en plus populaire et qui encourage, par exemple, le libre commerce et l'héritage intellectuel protestant. Le concept de respectabilité en lui-même est difficile à définir de façon précise car même à l'époque, il était convenu que la respectabilité représentait différentes choses selon les individus et les rangs sociaux.[18]

Donc, le contexte de l'empire favorise le contact entre les cultures et met les Britanniques en contact avec l'Autre. De plus, l'empire se présente comme un espace dans lequel l'idéal de civilisation britannique doit se répliquer à travers le monde. Cet idéal de civilisation britannique est aussi le reflet de l'idéal de société victorien. C'est en relation avec celui-ci que les Britanniques construisent et perçoivent le plus étrange des Autres, le freak culturel.

Bilans historiographiques

---

[16] Michael Mann, *Op. cit.*, p. 4; Carey A. Watt, « The Relevance and Complexity of Civilizing Missions c. 1800-2010 » dans Carey A. Watt et Michael Mann (dir.), *Civilizing Missions in Colonial and Postcolonial South Asia From Improvement to Development*, Londres, Anthem Press, 2011, p. 17-18.

[17] Walter E. Houghton, *The Victorian Frame of Mind 1830-1870*, Londres, Oxford University Press, 1957, p. 184-185.

[18] Gertrude Himmelfarb, *Poverty and Compassion*, New York, Vintage Book, 1992, p. 6.

Freaks

Comme il a déjà été mentionné ci-dessus, les spectacles de freaks ont dans l'imaginaire collectif une connotation plutôt négative. Il ne s'agit pas d'un divertissement respectable et ceux qui assistent encore de nos jours aux quelques rares représentations de ce genre semblent toujours devoir justifier leur présence[19]. Pourtant, ces spectacles existent bel et bien et existaient auparavant. Ils étaient même assez nombreux entre la seconde moitié du dix-neuvième siècle et le début du vingtième siècle[20]. Cette vision négative a contribué à créer un véritable tabou autour des freaks eux-mêmes et de leurs présentations. Ce tabou a certainement été l'une des raisons pour lesquelles le sujet n'a que très récemment intéressé les universitaires.

Les premières études employant le mot « freak » pour caractériser leurs sujets sont principalement littéraires et sociologiques. La première étude importante à traiter du freak est celle du critique littéraire Leslie Fiedler qui s'intéressait surtout à la culture populaire américaine. Dans *Freaks: Myths and Images of the Secret Self*[21], paru pour la première fois en 1978, Fiedler aborde surtout le freak comme un archétype traduisant certaines angoisses humaines dans une perspective inspirée des concepts psychanalytiques. De plus, Fiedler considère aussi le freak comme une figure incontournable de la culture populaire américaine. Ce livre, se voulant davantage une critique culturelle qu'une monographie, a d'ailleurs été très critiqué ou simplement ignoré par les collègues universitaires de Fiedler et ce pour plusieurs raisons : à cause du sujet choisi, de l'emploi du terme « freaks » et de la façon dont Fiedler décrit les freaks comme étant d'une importance culturelle aussi majeure que certaines œuvres littéraires[22]. Ces critiques montrent bien que le sujet en lui-même était encore particulièrement mal perçu, ce qui a pu décourager certainement bien des gens, car le

---

[19] Plusieurs anecdotes de ce genre sont d'ailleurs rapportées par les universitaires ayant étudié le sujet. *Cf.* Robert Bogdan, *Op. cit.*, 1988, p. IX-X. ; Michael M. Chemers, *Staging Stigma*, New York, Palgrave Macmillan, 2008, p. 2.
[20] Robert Bogdan, *Op. cit.*, 1988, p. 2.
[21] Leslie Fiedler, *Freaks. Myths and Images of the Secret Self*, New York, Simon and Schuster, 1978.
[22] *Ibid.*, p. 27-28.

domaine semble avoir été peu exploré pendant les années suivant la publication du travail de Fiedler.

Les études sur les freaks s'inscrivent aussi dans le courant des *Disability Studies* en s'éloignant de l'intérêt médical au profit du socioculturel. Les *Disability Studies* se développent au début des années 1970 dans l'optique de penser le handicap comme une part de l'identité d'un individu et non comme un problème à régler[23]. C'est dans ce courant que semble s'inscrire le sociologue Robert Bogdan en traitant explicitement du phénomène du freak show et du freak comme une construction sociale. Bogdan a d'ailleurs produit d'autres ouvrages dans le domaine des *Disability Studies* ne concernant pas spécifiquement les freaks. C'est cependant dans *Freak Show* que Bogdan développe l'idée selon laquelle la définition du freak dépend des rapports sociaux entre le freak lui-même, le promoteur qui construit son image et le public qui reçoit cette image. Il décrit un cheminement très intéressant qui lui a permis de constater avec étonnement que malgré les images négatives associées à ce phénomène et aux individus présentés, les sources tendaient à prouver que certains d'entre eux étaient présentés comme des gens respectables à leur époque malgré leur anormalité. De plus, Bogdan tente de démontrer que la société semblait vouloir produire un discours visant davantage à les intégrer dans son cadre conceptuel qu'à les rejeter entièrement. Il s'attarde donc sur la façon dont les promoteurs construisent l'image des freaks qu'ils présentent. C'est aussi dans *Freak Show* que Bogdan définit les deux catégories de freaks qui seront employées ensuite dans de nombreuses autres études : le freak culturel et le freak corporel[24]. L'étude pionnière de Robert Bogdan se concentre sur le cas américain qui sera ensuite bien exploré par d'autres universitaires qui ont beaucoup travaillé sur le cas particulier de P. T. Barnum[25]. Il est en effet tout bonnement impossible d'aborder un tel sujet sans traiter de Barnum dont la troupe,

---

[23] Christy Oslund, *Disability Services and Disability Studies in Higher Education: History, Contexts, and Social Impacts*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014, p. 71-73.
[24] Robert Bogdan, *Op. cit.*, p. 6-7.
[25] *Cf.* Neil Harris, *Humbug The Art of P. T. Barnum*, Boston, Little, Brown, 1973. L'autobiographie de Barnum a d'ailleurs été rééditée à de nombreuses reprises.

autant aux États-Unis qu'en Angleterre, a été particulièrement populaire et regroupait certains des prodiges les plus connus encore de nos jours.

Si les *Disabilities Studies* ont poussé Robert Bogdan à s'intéresser aux freaks, ce sont les *Cultural Studies* qui en ont fait un objet d'étude académique et multidisciplinaire. Dans cette nouvelle approche se place d'abord, en 1996, le livre dirigé par Rosemarie Garland Thomson, *Freakery*. Cet ouvrage collectif s'inscrit dans la lignée de Bogdan et Fiedler, qui participent d'ailleurs au collectif, en proposant de se concentrer non plus uniquement sur la construction du freak, mais sur l'individu en lui-même. Le corps du freak et l'imaginaire qui l'entoure sont alors perçus comme des manifestations d'un désir de redéfinir le corps humain dans le contexte de la modernité[26]. C'est-à-dire comme un reflet des extrêmes permettant d'établir la norme corporelle. Ce livre en particulier élabore davantage la division proposée par Bogdan entre corporel et culturel en étudiant des exemples précis qui montrent bien que la marge n'est parfois pas claire entre les deux types et que fréquemment un même individu peut occuper l'une ou l'autre des catégories à différents moments de sa carrière ou parfois simultanément les deux. Garland Thomson se concentre principalement sur le dix-neuvième et le début du vingtième siècle pour présenter ce qui constitue, selon elle, une période charnière dans l'évolution du freak, permettant d'en arriver à un passage du spectaculaire et du divertissement aux différentes sciences qui définissent et expliquent ces corps anormaux. Les textes de la dernière section de l'ouvrage élargissent la conception du freak et tendent à montrer aussi que le phénomène du freak show n'a pas réellement disparu au vingtième siècle et qu'au contraire, il se poursuit sous de nouvelles formes. L'ouvrage s'intéresse là encore principalement au cas des États-Unis mais traite aussi de l'Angleterre dans une moindre mesure.

---

[26] Rosemarie Garland Thomson (dir.), *Op. cit.*, p. 11.

C'est dans un second collectif, s'inscrivant directement dans le sillage du travail de Rosemarie Garland Thomson, que la situation de l'Angleterre victorienne sera explicitement discutée. Le collectif *Victorian Freaks,* dirigé par Marlene Tromp, développe entre autres les liens entre ces individus particuliers et la question de l'empire en présentant toute une section sur les freaks culturels. Mais, avant toute chose, *Victorian Freaks* se présente comme le début d'un projet d'étude qui entend remettre le freak en contexte dans la culture victorienne et montrer comment la plasticité des concepts de freak et de « freakery » leur a permis de s'insérer dans la culture dominante[27]. S'éloignant du constructivisme social de Bogdan, Tromp propose une approche plus matérialiste qui insiste sur le caractère humain des freaks qui ne sont pas uniquement des concepts théoriques, mais bien une présence réelle de « l'Autre » dans un contexte précis[28]. C'est à partir d'un chapitre de *Victorian Freaks* que sera développé le plus récent des ouvrages majeurs sur l'étude des freaks dans la veine des *Cultural Studies*. *Spectacle of Deformity,* de Nadja Durbach, paru en 2009, aborde d'une nouvelle façon la question du freak show dans le contexte victorien tout en insistant sur l'internationalisation du phénomène[29]. Elle y présente la façon dont les différents discours de l'époque servent à construire la figure du freak. C'est à partir de cette remarque que Durbach en vient à la conclusion que les freaks peuvent ainsi permettre d'aborder les grands débats du dix-neuvième siècle, en particulier ceux autour des questions se rapportant au genre, à l'impérialisme, aux « races » et aux progrès scientifiques. Le freak devient ainsi un moyen d'en apprendre davantage sur la culture victorienne.

De nombreuses autres études se sont intéressées aux freaks shows du point de vue médical ou médico-historique à partir de cas particuliers de difformités (hermaphrodisme, jumeaux siamois, etc.) mais certaines études s'intéressent aussi à la façon dont ces spectacles et ces individus sont présentés, en poursuivant la logique de

---

[27] Marlene Tromp (dir.), *Op. cit.*, p. 2.
[28] Rosemarie Garland Thomson, "Freakery Unfurled" dans Marlene Tromp (éd.), *Op. cit.*, p. X-XI.
[29] Nadja Durbach, *Op. cit.*, p. 3.

Bogdan. Dans une perspective toujours très américano centriste, Michael M. Chemers propose une analyse et une histoire du Freak Show américain. Il reprend l'idée selon laquelle certains freaks sont présentés de façon respectable en s'appuyant principalement sur l'exemple éloquent de Charles Stratton[30], encore une fois un exemple lié à Barnum. Stratton était un acteur de petite taille qui est devenu célèbre et très fortuné en travaillant presque toute sa vie avec Barnum.[31] Une autre étude intéressante sur le cas américain est celle de Rachel Adams, *Sideshow U.S.A.,* qui, comme l'a ensuite fait Durbach avec le cas victorien, s'intéresse au freak comme manifestation des préoccupations d'une époque et des différents débats de la société américaine[32]. Somme toute, la majorité des études sur le sujet sont menées par des sociologues ou des littéraires qui offrent tout de même une approche se voulant historique en comprenant la nécessité de la mise en contexte du freak pour mieux le comprendre et saisir son impact. La présence des historiens se fait cependant davantage ressentir dans les études concernant le phénomène des exhibitions coloniales qui peuvent souvent se rapprocher des freak shows. C'est le cas par exemple de l'ouvrage *Zoos humains et exhibitions coloniales* dirigé par trois historiens, un anthropobiologiste et un cinéaste, paru en 2002 et réédité en 2011[33]. Cette synthèse aborde la question des exhibitions coloniales et des zoos humains à travers le monde, de l'Antiquité à 1930, se concentrant cependant davantage sur le dix-neuvième siècle.

Les études se sont multipliées dans les dernières années, mais le domaine reste encore largement à défricher. Ces études se limitent pour la plupart à la question de la construction des freaks par une société donnée, mais l'approche inverse ne semble pas avoir été encore totalement exploitée. C'est-à-dire, ce qu'il est possible d'apprendre d'une société à travers les freaks qui l'intéressent. Cet aspect n'a en effet

---

[30] Michael M. Chemers, *Op. cit.*, p. 3-4; 31-42.
[31] *Ibid.*, p. 31.
[32] Rachel Adams, *Sideshow U.S.A*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.
[33] Pascal Blanchard et al. (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales*, Paris, La Découverte, 2011.

été réellement approfondi que récemment, entre autre par Rachel Adams pour le cas américain et Nadja Durbach pour le cas britannique. L'insistance sur le cas américain laisse beaucoup de portes ouvertes à tous ceux qui voudraient traiter du phénomène en Europe, car les freaks ne constituent évidemment pas un phénomène uniquement américain. Le cas britannique, en particulier, a fait l'objet de peu d'études qui, pour la plupart, se concentrent sur des exemples précis, comme ceux de Krao et de Charles Stratton, et sur des questions relatives au genre et à la sexualité. Le riche contexte de l'empire pourrait notamment être bien plus exploré qu'il ne l'est en ce moment. Un autre champ négligé par ces études est celui du public visé par ces présentations. Il n'existe à ma connaissance aucune étude traitant spécifiquement de cet aspect et de la réception de ces exhibitions par le public en général. De plus, même si certains tentent de tracer les grandes lignes de l'évolution de ces représentations jusqu'à nos jours, très peu abordent sérieusement (au-delà de quelques remarques en conclusion) la question de la quasi-disparition, ou de la transformation, du phénomène au tournant du XX^{ème} siècle. De plus, l'intérêt de Bogdan pour les promoteurs ne semble pas avoir fait beaucoup d'émules en dehors de la personnalité incontournable de Barnum. Donc, de nombreuses pistes sont encore à défricher, dans le sillage notamment des travaux pionniers de Leslie Fiedler et Robert Bogdan.

En suivant la démarche proposée à la fois par Rachel Adams dans le cas américain, et Nadja Durbach pour le cas victorien, il est possible de considérer le freak comme le reflet de la société qui le construit en tant que freak. Le freak pourrait donc servir à approfondir différents aspects de cette société et ainsi servir de nouvelle source afin d'enrichir notre compréhension de la société victorienne dans le contexte impérial.

L'historiographie entourant la question de l'impérialisme au dix-neuvième siècle est évidemment plus étoffée que celle concernant spécifiquement les freaks. Plus précisément, l'étude des freaks pourrait permettre de nourrir le riche débat sur la culture impériale à l'époque victorienne.

Impact de l'empire et des colonies sur la métropole

L'historiographie de l'empire britannique a commencé à se développer au XIX^{ème} siècle. Elle a été particulièrement prolifique dans l'entre-deux-guerres. L'histoire impériale traitait alors surtout de l'Empire en lui-même et la thèse généralement admise était que la société britannique n'avait pas réellement d'intérêt pour son empire.[34] Cette tendance avait d'abord été observée par John R. Seeley qui regrettait, au XIX^{ème} siècle, que l'empire ne reçoive pas suffisamment d'attention de la part des Britanniques.[35]

Le principal changement de perception à ce sujet ne proviendra pas d'un historien, mais plutôt d'un littéraire, Edward Saïd. C'est dans son ouvrage *Orientalisme*, paru pour la première fois en 1978, que Saïd tente de démontrer l'impact de la colonisation, de l'Orient en particulier, sur l'imaginaire métropolitain. Dans une logique foucaldienne, il considère l'orientalisme comme un discours sur l'Orient construit par l'Occident. C'est ainsi que l'Occident se construit aussi lui-même à travers une volonté de se démarquer de l'Orient.[36] Pour ce travail, Saïd s'appuie principalement sur les romans. Il poursuit sa réflexion dans un second ouvrage *Culture et impérialisme* (1993).[37] Les travaux de Saïd ont influencé de nombreux historiens. C'est entre autre dans ces travaux que prend racine le courant postcolonial qui se concentre en particulier sur la déconstruction du discours impérial.

---

[34] Fabrice Bensimon, « La société britannique et l'Empire. Problématiques et historiographie » dans Fabrice Bensimon et Armelle Enders (dir.), *Le siècle britannique*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, p. 13-14.
[35] *Ibid.*, p. 13. *Cf.* Bernard Porter, « L'Empire dans l'histoire britannique », *Revue d'histoire du XIX^{e} siècle*, n°37, 2008, p. 127.
[36] Edward W. Saïd, *Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éditions du Seuil, 2005 (1978 en anglais), p. 15-16.
[37] Edward W. Saïd, *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000 (1993 en anglais).

S'inscrivant dans un autre courant se développant en parallèle avec les études postcoloniales, la « New Imperial History », l'historien John M. MacKenzie critique Saïd sur plusieurs aspects comme son manque de nuance et le fait qu'il ne traite ni la question de la culture populaire ni celle des classes sociales[38]. Cependant, MacKenzie s'inscrit dans une optique comparable en publiant, en 1984, un ouvrage à l'origine de toute une série de travaux et de débats. C'est dans *Propaganda and Empire* que MacKenzie tente de démontrer comment l'empire est présent dans de nombreux aspects de la vie dans la métropole britannique. MacKenzie consacre en particulier un chapitre à la question des exhibitions impériales. Il les présente comme des indicateurs du sentiment impérial entre 1851 et 1951 en les répertoriant selon leur contenu plus ou moins colonial, certaines étant plus centrées sur l'industrialisation, et leur popularité.[39] Cet ouvrage a inauguré la série des « Studies in Imperialism » de la Manchester University Press qui regroupe de nombreux ouvrages traitant de la culture impériale britannique et de l'impact général de l'empire sur la Grande-Bretagne. Ces travaux s'inscrivent bien souvent dans la lignée de MacKenzie qui est d'ailleurs l'un des deux directeurs de la collection.[40]

MacKenzie n'est pas le seul à avoir critiqué et nuancé l'approche d'Edward Saïd. David Cannadine se penche sur la question des différences sociales négligée par Saïd. En effet, si ce dernier considère le discours racial comme le fondement même des discours impériaux, Cannadine tente plutôt de démontrer comment l'empire peut aussi se comprendre par la hiérarchie sociale. Après avoir établi l'empire comme lieu de reproduction de hiérarchies sociales[41], il analyse la multiplication des différents honneurs et titres liés au rang social. Il entend ainsi montrer comment cette volonté de

---

[38] Fabrice Bensimon, *Op. cit.*, p. 19-20.
[39] John M. MacKenzie, *Propaganda and Empire: the Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984, p. 98-101.
[40] Bernard Porter, « An imperial nation? Recent works on the British empire at home », *The Round Table*, n° 96, 2007, p. 226.
[41] David Cannadine, *Ornamentalism. How the British Saw Their Empire*, New York, Oxford University Press, 2002, p. 14.

répliquer un système de classes s'applique concrètement dans l'Empire et le prouve, entre autre, à travers les objets, tels que les timbres ou la monnaie, qui rendent la monarchie visible.[42] Finalement, Cannadine montre aussi comment l'Empire peut en retour influencer la métropole et ses pratiques coloniales. Pour ce faire, il prend l'exemple de l'extravagance et de la richesse associées à certains princes indiens comme un modèle de gouvernement qui sera exporté par la Grande-Bretagne dans ses autres colonies asiatiques. Donc, en nuançant Saïd, Cannadine met l'emphase sur les questions de différences sociales plutôt que sur le discours racial (sans pour autant nier sa réalité) tout en donnant des exemples de l'influence de l'Empire sur la métropole.

C'est aussi dans la « New Imperial History » que l'historienne Catherine Hall s'inscrit. Dans son ouvrage *Civilising Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination 1830-1867* (2002), Hall tente de montrer comment l'Empire occupe une place centrale dans l'imaginaire britannique. Elle se concentre principalement sur la Jamaïque en tant qu'exemple de l'imaginaire colonial et sur la ville de Birmingham en tant qu'exemple de ville industrielle britannique. L'utilisation de ces deux exemples n'est pas anodin, car en soulignant les liens entre la Jamaïque et Birmingham, Catherine Hall montre comment l'empire n'est pas un concept abstrait et sans intérêt pour les Britanniques. Elle montre ces liens en traitant principalement des activités des missionnaires originaires de la ville britannique en Jamaïque. Hall analyse de quelles façons les rapports entre les habitants des colonies, autant les colons que les natifs, et ceux de la métropole ont contribué à la création d'identités propres à chacun. Elle le fait par exemple en insistant sur le fait que les blancs de Jamaïque ne partagent pas la même culture que les blancs d'Angleterre.[43] Catherine Hall poursuit donc dans la lignée de Saïd, mais, en s'appuyant sur une étude de cas précis, elle nuance davantage l'image de l'Autre, présentée par Saïd. Ce dernier

---

[42] *Ibid.*, p. 86-125.
[43] Catherine Hall, *Civilising Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination 1830-1867*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2002, p. 75.

considérant que la figure de l'Autre est représentée comme étant en tout point inférieure à celle du Soi.

L'idée que l'empire a eu une influence, plus ou moins importante, sur le quotidien des Britanniques a été remise en question par l'historien Bernard Porter. C'est en reprenant les idées ayant émergé avant le « New Imperial History » qu'il entame le débat sur le sujet. Dans son livre *The Absent-Minded Imperialists*[44], Porter commence par reprocher aux historiens qui considèrent l'impérialisme comme incontournable pour les Britanniques, d'utiliser une définition trop large de l'impérialisme. Ces mêmes historiens lui reprocheront par la suite d'opter pour une définition trop générale dans son livre.[45] Porter essaie de démontrer que même si l'empire était présent – il ne contredit pas l'importante présence de la propagande impériale –, ce dernier n'occupait pas une place concrète dans la vie de la majorité des Britanniques. Pour ce faire, Porter s'appuie principalement sur les manuels scolaires en soulignant le peu de fois où il y est question de l'Empire. Critiquant MacKenzie et Hall, il questionne aussi le travail de Saïd en traitant des liens entre la culture et l'empire. Il affirme alors que même si la métropole a pu être influencée par son empire, il ne faut pas oublier qu'elle a aussi subi bien d'autres influences de la part des puissances européennes par exemple. En montrant que la majorité des Britanniques n'avaient pas réellement conscience de la présence de l'Empire dans leurs vies, Porter ne nie cependant pas une certaine influence de l'Empire sur la métropole. Il souligne par contre que cette influence est apparue plus tardivement que ne l'affirme MacKenzie. Somme toute, *The Absent-Minded Imperialists* est une réitération des travaux antérieurs au courant postcolonial et à la « New Imperial History », et le point de vue défendu par son auteur est resté minoritaire chez les spécialistes. Le débat ouvert par Porter a suscité de sévères critiques à son égard, mais a aussi amené les historiens à

---

[44] Bernard Porter, *The Absent-Minded Imperialists*, New York, Oxford University Press, 2004.
[45] Antoinette Burton, « The Absent-Minded Imperialists: What the British Really Thought about Empire by Bernard Porter », *Victorian* Studies, Vol. 47, n°4, 2005, p. 627.

réviser leurs arguments, à soulever de nouveaux points[46], à approfondir et à nuancer la question de l'influence de l'empire sur la métropole.

En se présentant comme un juste milieu entre Porter et MacKenzie, le travail d'Andrew Thompson insiste sur les nuances à apporter lorsqu'il est question de l'impact de l'empire sur la Grande-Bretagne. Dans *The Empire Strikes Back?*[47], il mentionne deux barrières qui ont fait en sorte que les historiens n'ont pas pu bien saisir la question de l'impact de l'empire. D'abord, en ne prenant pas assez en compte à quel point l'empire était pluriel et divers.[48] Il faut ici comprendre la notion d'empire informel, c'est-à-dire considérer l'influence de la Grande-Bretagne sur des territoires qu'elle ne contrôle pas officiellement, mais aussi ne pas négliger l'influence de la Grande-Bretagne sur les autres puissances européennes ou de l'Angleterre sur l'Irlande et l'Écosse. La notion même d'empire devient ainsi plus vaste et rend bien compte de sa diversité inhérente. Ensuite, la difficulté des historiens à mesurer l'ampleur de la diversité au sein même de la Grande-Bretagne[49]. En reprenant l'idée de l'importance de la distinction entre les classes lorsqu'il est question de l'impact de l'empire, Thompson se penche en particulier sur la classe laborieuse sans pour autant négliger les élites, la classe bourgeoise et même les femmes et les enfants plus spécifiquement. Thompson souligne notamment que la classe laborieuse construit son idée de l'impérialisme en fonction de ses préoccupations.[50] C'est par exemple dans les ballades populaires que la présence de l'empire se fait sentir. Ces dernières traitent bien souvent des actes héroïques de simples soldats.[51] Le travailleur peut donc ainsi s'identifier à ce soldat. Le fait que la vision de l'empire se module selon les préoccupations de l'individu fait en sorte qu'il n'existe pas une vision uniforme de

---

[46] *Cf.* John M. MacKenzie, « 'Comfort ' and Conviction : A Response to Bernard Porter », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, vol. 36, n°4, 2008, p. 659-668.
[47] Andrew Thompson, *The Empire Strikes Back? The Impact of Imperialism on Britain from the Mid-Nineteenth Century*, New York, Pearson Longman, 2005.
[48] *Ibid.*, p. 4.
[49] *Ibid.*
[50] *Ibid.*, p. 44.
[51] *Ibid.*, p. 51.

l'empire. Au niveau culturel, contredisant le travail de Bernard Porter, Thompson prétend que l'empire occupe une place importante dans les journaux, en particulier ceux qui sont lus par la petite bourgeoisie[52] mais aussi dans les ballades populaires[53]. Cependant, il insiste sur le fait que même si les livres semblant être les plus lus par la classe populaire ne traitent pas vraiment de l'empire, ils présentent tout de même un certain goût pour l'exotisme.[54] Le travail de Thompson permet donc de remettre en perspective les différentes thèses ayant été défendues par les historiens en insistant sur la diversité de l'empire et de la société britannique, mais ne règle pas le problème sur lequel le débat semble reposer, celui de la définition même de termes aussi vastes qu'empire ou impérialisme.

C'est pour tenter de sortir de ces problématiques de définitions que Christophe Charle propose la notion de « société impériale »[55]. Ce concept permet de ne pas réduire l'impérialisme au strict aspect colonial en considérant seulement « la domination territoriale et culturelle sur de larges populations et superficies »[56] au-delà des frontières de la métropole. Charle insiste en effet aussi sur le fait que l'idéal impérial s'appuie sur l'adhésion de la majorité, en métropole, donc sur des consensus dans une société pourtant conflictuelle. Donc, le concept de « société impériale » permet de regrouper à la fois les colonies, la métropole et les relations qui existent entre elles. Il montre aussi que ces consensus ne sont pas fixes ou partagés par tous les groupes qui composent la société. En retraçant l'évolution de la société impériale britannique de 1815 à 1919, l'auteur montre clairement comment cette notion a changé au fil du temps. En s'attardant sur la période couvrant le milieu du XIX^{ème} siècle, la question de l'importance des différences de classes est encore une fois soulevée, mais aussi le rôle de nombreux conflits, comme la Guerre de Crimée et la révolte des Cipayes,

---

[52] *Ibid.*, p. 41-42.
[53] *Ibid.*, p. 50.
[54] *Ibid.* p. 53.
[55] Christophe Charle, « Le monde britannique, une société impériale (1815-1919) ? », *Cultures et Conflits*, n°77, printemps 2010, p. 7-37.
[56] *Ibid.*, p. 9.

marqués comme des éléments essentiels à la compréhension des changements dans cette société impériale. En proposant un nouveau terme pour traiter à la fois de l'empire et de son influence sur la société métropolitaine, Christophe Charle permet ainsi de tenter de trouver une issue au débat en évitant de s'embourber dans des questions de définitions.

La question de l'influence de l'empire sur la société britannique a donc été sujet de divisions entre les historiens. Cependant, il est possible, à partir des ouvrages plus récents, de dégager quelques idées principales. D'abord, le fait que l'influence de l'empire n'est pas homogène, pas plus que la société elle-même. Ensuite, que la conclusion du débat ne peut se faire sans arriver à un consensus sur la définition des concepts clés de la problématique, comme l'empire et l'impérialisme. Finalement, en proposant la notion de « société impériale » englobante, mais peut-être un peu trop vague, Christophe Charle propose une issue au débat tout en réaffirmant l'importance de considérer cette société comme mouvante.

Problématique

C'est à partir de ces deux historiographies que notre problématique se dessine. En se basant d'abord sur la définition du freak par Bogdan comme une construction sociale, il devient alors intéressant de se pencher sur le discours complexe entourant sa construction. La définition de Bogdan distingue aussi deux types de freaks : le freak corporel et le freak culturel. Ce travail portera spécifiquement sur les freaks culturels. Étant conçu par un promoteur dans l'optique d'en tirer un maximum de profit, et donc de susciter un maximum d'intérêt de la part du public, le freak devient donc une source intéressante pour comprendre ce public. Plus précisément, le freak est une représentation de l'Autre (dans sa marginalité et sa différence) en relation avec le Soi

(constitutif de la norme). Donc, en comprenant les caractéristiques qui font du freak un individu marginal, il devient possible, en miroir, de saisir ce qui est constitutif de la norme. En étudiant la façon dont les freaks sont présentés en Grande-Bretagne au XIX^{ème} siècle, il est possible de saisir quelles étaient les valeurs importantes pour ce public particulier. Comme il a entre autre été proposé par Nadja Durbach, le freak devient un moyen d'aborder la culture victorienne et plus précisément la question d'un idéal identitaire.

En se concentrant sur le freak culturel, ce travail entend aussi montrer les liens entre l'empire et les Britanniques. Le freak culturel constitue un lien concret entre le public britannique et l'empire, mais cela ne signifie pas pour autant que l'empire occupait une place majeure dans la vie de tous les Britanniques. En effet, le freak est construit pour un certain public et ne reflète donc que les idéaux propres à ce public et non ceux de tous les Britanniques. Donc, cela ne signifie pas pour autant que l'empire occupait une place majeure dans la vie de tous les Britanniques. Il est plutôt question ici de considérer que l'empire occupait une place plus ou moins importante, mais que dans tous les cas il était bel et bien présent, que les Britanniques en soient directement conscients ou non. L'empire devient aussi un moyen d'étendre le modèle britannique à travers le monde. Cependant, ce modèle est lui-même influencé par l'existence de cet empire. L'identité britannique se construisant en se comparant à celles des étrangers. Cette identité offre une vision utopique que les Britanniques ont de leur propre société. Le freak culturel devient alors pour nous un moyen de comprendre ce qui était perçu comme important dans la construction de l'idéal identitaire victorien.

Ce travail se concentrera sur l'espace londonien comme lieu de manifestation impériale par excellence car les productions les plus populaires se retrouvaient à Londres. Le cadre temporel débutera en 1857, c'est-à-dire au moment de la révolte des Cipayes. Ce choix n'est pas purement arbitraire, car cet événement marque un tournant dans la gestion que les Britanniques font de leur empire et dans la perception que les Britanniques avaient de leur empire, de leurs colonies et de l'Autre. La

période couverte par ce travail se terminera au début du XX^{ème} siècle, lorsque le phénomène du freak show tel que connu au long du XIX^{ème} siècle se dissipe.

Deux différents acteurs seront ici étudiés. Les freaks en eux-mêmes d'abord, en tant que source pouvant éclairer sur les idéaux britanniques. Le public ensuite comme celui qui reçoit l'image du freak, mais aussi celui qui influence la construction de cette image puisque le freak est construit pour intéresser le public. Les promoteurs sont évidemment aussi présents, comme premiers producteurs de l'image du freak, mais ne seront pas véritablement abordés dans ce travail, principalement car peu d'entre eux ont été suffisamment connus pour que de véritables études leur soient consacrées.

Sources

Ce travail se concentrera principalement sur trois cas spécifiques de freaks culturels. Ces trois cas sont ceux de Chang, des Aztèques Maximo et Bartola, et de Krao. Ces cas n'ont pas été choisis au hasard. Ils sont d'abord, à toute fin pratique, des exemples connus et très populaires à leur époque. Ensuite, ils présentent des cas différents les uns des autres : autant des hommes que des femmes, des enfants que des adultes, des représentants d'une civilisation étrangère existante ou éteinte, et même d'un monde primitif. Ils permettent donc de traiter de plusieurs aspects différents tout en étant similaires en tant que freaks culturels. Comme ces trois cas feront partie intégrante de ce travail, il est essentiel de comprendre, même sommairement, qui sont ces quatre individus ou du moins qui prétendait-on qu'ils étaient.

Chang d'abord a été de passage à Londres à au moins deux reprises, en 1865 et en 1883. Présenté comme un géant d'origine chinoise, il aurait d'abord été populaire dans son propre pays avant de choisir de faire des tournées en Europe avec une troupe

composée essentiellement de ses compatriotes.[57] Lors de son second séjour, il est nettement moins affiché dans les publicités et est présenté comme un freak parmi d'autres qui occupent la tête d'affiche à sa place.[58]

Maximo et Bartola étaient décrits comme les derniers représentants de la « race » des Aztèques qui auraient été retrouvés dans la jungle alors qu'ils étaient vénérés par une population primitive[59]. Ils auraient été présents à Londres à différentes reprises : en 1853, en 1867, puis plusieurs fois au courant des années 1870. Leur première visite ne sera que peu traitée dans ce travail. La seconde est marquée par une tentative de relancer leur popularité à travers leur mariage. Leurs passages au courant des années 1870 sont moins publicisés. Leur âge est difficile à déterminer, mais cet homme et cette femme ont été présentés comme des enfants lors de leur premier passage avant d'être présentés comme des adultes pour leur mariage.

Finalement, Krao était une petite fille adoptée par le promoteur d'origine canadienne William Hunt (dit « The Great Farini ») qui la présentait comme le chaînon manquant de la théorie darwinienne. Elle s'est vu attribuer de nombreuses caractéristiques simiesques amplifiées par sa pilosité abondante sur tout le corps. Elle était présentée comme originaire des jungles du Laos. Elle se trouvait à Londres en 1883, où elle serait revenue en 1887.[60] Il est important ici de noter que bien que ces individus ne proviennent pas de territoires appartenant à l'empire britannique, il est question ici de considérer davantage l'ouverture sur le monde en général que permet l'empire sans se limiter à ses territoires. Dans cet ordre d'idée, les cas étudiés dans ce travail se révèlent quand même pertinents.

---

[57] *Cf.* « The Eight Wonder of the World », *London Evening Standard,* mercredi 22 mars 1865.
[58] *Cf. The Era,* samedi 24 février 1883.
[59] Le récit de la découverte des Aztèques est notamment relaté dans certains articles les présentant. *Cf.* « Marriage of The Aztecs », *London Evening Standard,* mardi 08 janvier 1867.
[60] Pour plus de détails sur les origines supposées de Krao, il existe un pamphlet relatant ces événements. *Cf.* « Farini's Wonder of Wonders », *Evanion* 2474, British Library, 1883.

Ces individus seront principalement étudiés à travers le matériel publicitaire les concernant. Il ne sera pas question de tenter de distinguer le vrai du faux car ce sont les discours en eux-mêmes qui nous intéressent ici. Cet appareillage publicitaire est tout indiqué pour cette problématique, car il permet de voir comment les freaks culturels sont présentés au public. Plus précisément, les sources employées dans le cadre de ce travail se divisent en deux principales catégories : les articles de journaux et les pamphlets publicitaires.

Ce travail utilise un ensemble d'une dizaine de journaux parus à Londres pendant la période couverte. Ces journaux ont été choisis pour le contenu de leurs articles sur les freaks étudiés dans ce mémoire et pour leur accessibilité suite à une recherche sur la *British Newspaper Archive*. L'utilisation des journaux pour étudier cette période n'est pas anodine car le XIXème siècle marque un véritable âge d'or de la presse. En Grande-Bretagne par exemple, cet âge d'or est marqué par l'amélioration des technologies d'impression qui permettent de produire un plus grand volume de journaux et par l'augmentation du nombre de lecteurs, causée entre autre par l'abolition de la taxe sur les journaux, la baisse des prix et l'augmentation de l'alphabétisation.[61] La période de 1850 à 1880[62] se distingue aussi par l'émergence du « New Journalism » qui se traduit entre autre par la diversification du contenu des journaux, qui ne couvrent plus seulement l'actualité mais aussi différents événements culturels et sportifs.[63] Parmi les principaux journaux de ce courant se retrouvent le *Lloyd's Weekly Newspaper* et le *Reynold's Newspaper*. Le *Lloyd's Weekly Newspaper* est un journal qui a été particulièrement populaire et largement distribué à Londres.[64] La popularité de ce journal a pour origine à la fois son bas prix - il a été le

---

[61] Professeur J. O. Baylen, « The British Press, 1861-1918 », dans *The Encyclopedia of the British Press, 1422-1992*, par Dannis Griffiths (ed), New York, St-Martin's Press, 1992, p. 33-34.
[62] Le terme « New Journalism » semble aussi désigner, pour la période de 1880 à 1915, les journaux moins sérieux et plus sensationnalistes. *Cf.* Martin Conboy, *The Press and Popular Culture*, Londres, Sage Publications, 2002, p. 93-94.
[63] *Ibid.*, p. 38.
[64] H.R. Fox Bourne, *English Newspapers*, Vol. II, Londres, Chatto & Windus, 1887, p. 347.

premier journal londonien à se vendre pour un penny[65] -, et son contenu diversifié, mêlant à la fois des histoires sensationnelles, des illustrations et un discours libéral.[66] Ces trois éléments se retrouvent aussi dans plusieurs autres journauxemployés comme source dans ce travail. Le *Reynold's Newspaper* par exemple, lui aussi un journal hebdomadaire, est à ses origines particulièrement axé sur la classe ouvrière et marqué par une critique de l'aristocratie et des institutions.[67] Ces deux journaux, comme beaucoup d'autres, s'adressent principalement à un lectorat de la classe ouvrière.[68] Cependant, il ne faut pas oublier que les journaux étaient alors un moyen reconnu pour véhiculer les valeurs politiques et sociales de la bourgeoisie. En effet, la plupart des journaux à bas prix affichaient une idéologie libérale et les valeurs de la classe moyenne dominante étaient principalement véhiculées par la publicité, devenue incontournable pour le financement de ces journaux.[69]

Ce travail utilise donc pour source des journaux largement distribués, mais d'autres aussi peut-être moins populaires. Il est donc difficile bien souvent de retracer certains de ces journaux et de trouver des informations autres que la date de leur première publication. Cependant, il ne faut pas oublier que de nombreux articles pouvaient se retrouver dans plusieurs journaux différents plus ou moins populaires, mais aussi plus ou moins spécialisés.[70] Aussi, plusieurs de ces journaux sont des « Illustrated » s'inscrivant dans l'idée du « New Journalism », l'image ayant évidemment une place importante dans la publicité des freaks. Plus précisément, ce travail se concentre sur deux types d'articles différents. Le premier se compose d'une simple présentation du programme d'un lieu donné, comme le Royal Aquarium par exemple. Ce genre d'article ne fournit généralement que quelques phrases pour décrire brièvement la

---

[65] *Ibid.*
[66] Martin Conboy, *Op.cit.*, p. 80-81.
[67] H.R. Fox Bourne, *Op.cit.*, p. 348.
[68] George Boyce, James Curran et Pauline Wingate (dir.), *Newspaper History*, Londres, Sage Publications, 1978, p. 124.
[69] Professeur J. O. Baylen, *Op.cit.*, p. 34.
[70] Comme le journal *The Era* qui se consacre principalement au monde du spectacle. *Cf.* H. R. Fox Bourne, *Op.cit.*, p. 295.

présentation parmi d'autres. C'est le second type d'article, la critique ou la description d'une représentation spécifique, qui sera plus utilisé car il présente plus de contenu. Occupant parfois une colonne complète, ces articles décrivent la présentation du freak et les impressions du journaliste qui n'est pas identifié[71]. Il est intéressant d'ajouter que ces journaux contiennent aussi des encarts publicitaires, souvent probablement payés par un promoteur, qui ne seront pas vraiment utilisés ici car leur contenu se retrouve bien souvent dans les articles plus substantiels. Dans tous les cas, les journaux sont une source toute trouvée pour ce travail puisqu'ils présentent l'image des freaks culturels étudiés qui était mise de l'avant pour le public.

Le second type de source, le pamphlet publicitaire, constitue une mine d'informations particulièrement intéressantes. Ce travail utilise deux de ces pamphlets, le premier sur les Aztèques et le second sur Krao[72]. Ces pamphlets présentent l'histoire supposée des origines de ces individus en plus de traiter de leurs caractéristiques physiques particulières. Dans les deux cas, ces récits ressemblent à des histoires de voyages et d'aventures dans des jungles exotiques. Cependant, ils permettent de recueillir bien des informations sur ce qui est souligné dans la présentation de ces individus. Ces pamphlets, de plus d'une quinzaine de pages pour Krao et d'une cinquantaine pour les Aztèques, sont aussi souvent accompagnés d'illustrations, rappelant évidemment la popularité des journaux illustrés et l'importance de l'image dans la publicité des freaks.

Pour ces deux types de sources, il s'agira d'analyser les textes et les images. Le contenu des textes servira à déterminer ce qui a été mis en évidence par les auteurs. C'est ainsi, et selon la nature du texte, qu'il sera possible de voir ce qui est considéré comme important dans la présentation de l'individu. Les images seront analysées

---

[71] L'anonymat des journalistes n'est pas un phénomène rare. Le caractère professionnel du métier de journaliste ne commençant à être reconnu en Grande-Bretagne que dans les années 1880, très peu de journalistes sont alors véritablement connus du public et donc considérés comme digne de mention. *Cf.* Professeur J. O. Baylen, *Op. cit.*, p. 36.

[72] Il ne semble pas y en avoir pour Chang. Un article mentionne cependant l'écriture d'une biographie de Chang. *Cf.* « Chang, the Chinese Giant », *London Daily News*, jeudi 7 septembre 1865.

principalement en ce qui a trait à la mise en scène des individus présentés, que ce soit à travers le décor, l'habillement ou la posture, afin de déterminer ce qui peut être perçu comme une volonté d'intégrer l'individu à l'idéal britannique tout en soulignant les détails qui font encore de lui un non-Britannique.

C'est donc à partir de ces différentes sources que ce travail se construira. En considérant le freak culturel comme une construction sociale exprimant la vision que les Britanniques avaient de l'Autre et en tenant compte de la volonté de rendre ces individus respectables, il devient possible de les considérer comme des manifestations d'un idéal. Cet idéal individuel peut aussi être perçu comme la manifestation d'un idéal plus vaste de civilisation. Ce travail tentera donc de déterminer dans un premier temps ce que nous disent ces représentations des freaks culturels sur la perception que les Victoriens avaient d'eux-mêmes (à travers la description de l'Autre) et dans un second temps de la civilisation (à l'échelle de leur empire). Le premier chapitre portera donc principalement sur les manifestations de la volonté d'intégrer le freak, en tant qu'individu, à la société victorienne en lui attribuant des « bonnes » valeurs. Il sera entre autre question dans cette première partie de la façon dont les freaks représentent les rôles attribuables à l'homme, à la femme et au mariage. Puis ce chapitre traitera aussi de deux aspects importants associés à l'individu idéalisé victorien : la respectabilité et l'intérêt pour les sciences. Le second chapitre traitera plutôt de la manière dont le freak culturel, en tant que représentant d'une culture étrangère, demeure différent et inférieur au public britannique. Il sera alors question de l'importance du langage, de l'habillement et de la religion comme des marques de différenciations et de hiérarchisations de différentes cultures.

CHAPITRE I

FREAKS ET IDÉAL DE SOCIÉTÉ

Les freaks sont, par définition, des individus différents de ceux qui les observent, mais une tendance se dessine à la fin du XIX^{ème} siècle –qui vise à les intégrer aux codes de la société victorienne. Cette tendance a une origine historique particulière. Comme l'explique Heather McHold dans *Victorian Freaks*, l'idée de rendre les freaks respectables est motivée par la volonté d'attirer un public plus vaste qui ne les considèrerait pas comme un divertissement de piètre qualité.[73] Les promoteurs avaient en effet besoin d'un nouveau public, car ils ne pouvaient plus se produire dans les traditionnelles foires, dont la majorité avait été fermée suite aux modifications de la loi. L'alternative qui semble avoir été choisie fut de présenter leurs freaks dans des halls d'exposition urbains tel que le Royal Aquarium de Londres. Les promoteurs devaient donc trouver les arguments susceptibles de séduire de nouveaux spectateurs urbains issus de la « middle class » afin de remplir ces salles.[74] Dans cette perspective, ils devaient faire de leurs présentations des spectacles acceptables. Ce qui signifie que ces présentations devaient respecter les valeurs de la « middle class ».[75] Ces valeurs, identifiées par McHold, serviront ici de base à

---

[73] Heather McHold, « Even as you and I » dans *Victorian Freaks*, Marlene Tromp (dir.), Columbus, The Ohio State University Press, 2008, p. 22.
[74] *Ibid.* p. 24.
[75] *Ibid.*, p. 22.

l'analyse des différents articles et pamphlets publicitaires associés à la présentation des freaks.

Dans ce chapitre, les trois cas à l'étude permettront de souligner à quel point les freaks culturels ont pu être présentés comme porteurs de certaines valeurs caractéristiques de l'idéal de société victorien. La notion d'idéal de société étant assez vaste, ce travail se concentrera principalement sur trois grands thèmes abordés, entre autre, par McHold. La différenciation des sexes d'abord, mais aussi les valeurs qui sont associées à leur union à travers le mariage et la famille. Ensuite, la respectabilité qui se fonde entre autre sur la valorisation du travail. Finalement, la curiosité scientifique des victoriens qui, même sans être mentionnée par Heather McHold, est un élément important dans cette culture axée sur l'idée de progrès. Ces trois éléments ont été choisis principalement car ce sont ces aspects qui reviennent le plus souvent dans la description et les commentaires relatifs aux Aztèques, à Krao et à Chang.

1.1 Les rôles sexués

Les promoteurs, désireux de faire de leurs exhibitions des présentations attirant un public de la « middle class », mettent de l'avant certaines caractéristiques des freaks. Ces caractéristiques découlent directement des valeurs promulguées par la « middle class » et la religion.[76] Donc, en étudiant les valeurs soulignées dans la présentation des freaks, il est possible de déterminer quelles étaient celles considérées comme importantes pour leur public. Chang, les Aztèques et Krao présentent à la fois les caractéristiques de l'homme, de la femme et de l'enfant, mais aussi la vision de l'union de ces trois groupes dans la domesticité à travers le mariage et la famille.

[76] *Ibid.*, p. 22.

1.1.1 L'homme, la femme et l'enfant

Chang est décrit comme détenteur d'un certain nombre de traits caractéristiques de l'homme victorien, en particulier dans un article de septembre 1865. En effet, une citation intéressante présente le géant chinois comme un « social and domestic giant »[77]. Ces quelques mots montrent deux éléments essentiels à la construction de l'identité masculine victorienne. Comme le souligne John Tosh, pour les victoriens, l'identité masculine se construit dans trois lieux distincts : les associations masculines, la maison et le travail.[78] Ce sont ici les deux premiers lieux qui sont évoqués dans la description de Chang. En le qualifiant de « social », cet article établit qu'il occupe une place dans la sphère publique, qu'il interagit avec d'autres individus. La sociabilité est évoquée par John Tosh à travers la place occupée par les associations masculines dans la vie des hommes de la « middle-class ». Évidemment, il n'est pas dit que Chang soit impliqué d'une façon ou d'une autre dans ce genre d'associations, mais le qualificatif de « social » indique qu'il mène bien une vie sociale, aspect important de la construction de la masculinité. La seconde caractéristique de Chang est beaucoup plus parlante. Si la place de l'homme dans la sphère publique, sa sociabilité, est un élément qui n'a rien de spécifique à la Grande-Bretagne victorienne, le second aspect mentionné ici est au contraire assez particulier à l'imaginaire victorien. Le terme « domestic » fait ici référence à la place de l'homme dans son foyer. C'est ce que Tosh développe dans son livre comme un élément essentiel de la masculinité victorienne. La valorisation du foyer est un phénomène occidental, mais c'est en Grande-Bretagne qu'il prend le plus d'ampleur et devient le centre d'une culture de la « middle-class ».[79] C'est dans ce foyer que l'homme occupe deux de ses rôles importants : celui de mari et celui de père. Tosh spécifie que cette valorisation de la place de l'homme dans son foyer perd de

---

[77] « Chang, the Chinese Giant », *London Daily News*, jeudi 7 septembre 1865.
[78] John Tosh, *A Man's Place : Masculinity and the Middle-Class Home in Victorian England*, London, Yale University Press, 1999, p. 2.
[79] *Ibid.*, p. 5.

l'ampleur au courant du XIX^{ème} siècle, mais elle est cependant encore bien présente dans les années 1860[80], période du premier passage du géant chinois à Londres. Chang présente donc deux caractéristiques importantes de l'homme victorien : la sociabilité et sa place dans le foyer familial. Pourtant, le cas de Chang nous rappelle aussi que si la tendance est d'inclure les freaks dans la société, ils demeurent différents. En effet, même s'il est indéniablement un homme, doté d'attributs de la masculinité, sa description met aussi l'accent sur les traits féminins de son visage.[81] Le fait d'associer des traits féminins à un freak homme n'était d'ailleurs pas un phénomène exceptionnel. Par exemple, plusieurs nains se voyaient affublés de caractéristiques féminines.[82] C'est un élément qui ici semble venir rappeler que même s'il reflète des valeurs masculines victoriennes, il reste un étranger.

Les Aztèques, Maximo et Bartola, présentent respectivement des éléments associés à l'homme et à la femme. Par exemple, Maximo est décrit comme ayant un intérêt pour les montres et les chevaux. Ces intérêts peuvent servir à souligner son identité masculine. En effet, les chevaux peuvent suggérer une inclinaison pour les sports. Les sports qui, dans les dernières décennies du XIX^{ème} siècle en Grande-Bretagne, sont souvent associés à la masculinité et à la virilité. Évidemment, il ne s'agit pas de n'importe quel sport, mais plutôt le golf et le cricket. Le sport était aussi répandu chez les femmes, mais il était surtout considéré comme un élément propre au masculin vers la fin de la période victorienne.[83] Les montres correspondent plutôt à un attrait pour la technologie et le fonctionnement mécanique des objets. Ces deux éléments peuvent servir à illustrer un intérêt pour le progrès, un concept particulièrement important, notamment aux yeux des hommes de la « middle class », en Grande-Bretagne au long du XIX^{ème} siècle. Le progrès est la marque de la modernité, de

---

[80] *Ibid.*, p. 7.
[81] « A Chinese Giant », *London Evening Standard*, jeudi 7 septembre 1865.
[82] Marlene Tromp, *Op.cit.*, p. 166
[83] John Tosh, *Op .cit.*, p. 188. Richard Holt, *Sport and the British : a Modern History*, Oxford, Clarendon Press, 1989, p. 89-90.

l'industrialisation. L'intérêt, sous-entendu, de Maximo pour la mécanique dénote donc un regard tourné vers le progrès, vers l'industrie.

Bartola, le côté féminin du duo, est présentée comme plus discrète. Des articles mentionnent entre autre sa capacité à faire preuve de « self-control » et sa modestie directement associée à sa féminité.[84] Les Aztèques sont donc identifiés aux deux genres de façon presque caricaturale, dans un contexte où pourtant les rôles et les manières de chacun des genres commencent à être remis en question.[85] En effet, les rôles traditionnels de l'homme comme père de famille et autorité morale commençaient à être contestés. Compte tenu, par ailleurs, du développement d'un mouvement féministe issu de la classe moyenne qui questionnait la supériorité de l'homme et affirmait une volonté d'égalité entre l'homme et la femme, les rôles de chaque sexe sont de moins en moins clairs à partir des années 1870.[86] Ce flou est principalement créé par la pression du féminisme qui se traduit par des réformes sociales accordant plus de droits aux femmes. De plus, contrairement à l'idéal de domesticité mis de l'avant pour les hommes, le foyer devient un lieu de plus en plus féminin. Les rôles sexuels deviennent donc de plus en plus complexes. De là peut-être une volonté de cristalliser au contraire les valeurs traditionnellement associées à chacun à travers des représentations comme celles des Aztèques. Maximo et Bartola se voient donc associés certains traits propres à l'homme et à la femme.

Leur exemple est tout aussi pertinent pour traiter d'un autre type d'individu, l'enfant. Car les freaks peuvent aussi évoquer la vision de l'enfance chez les victoriens. Les Aztèques paraissent d'ailleurs avoir d'abord été présentés comme des enfants. Même s'ils sont parfois présentés à travers les différences propres à leur sexe, ils sont aussi considérés comme semblables. Cette similarité ne se limite pas à leur aspect physique. En effet, il s'agit plutôt de leur capacité à exprimer une gamme d'émotions

---

[84] « Marriage of the Aztecs », *Morning Post*, mardi 8 janvier 1867.
[85] John Tosh, *Op.cit.*, p. 168.
[86] *Ibid.*

et de leur innocence. Ces aspects sont par exemple soulignés dans un article de 1867 décrivant les Aztèques après leur mariage :

> « [...]both alike display great interest in the actions of children ; both possess a sense of the ludicrous ; both have very gentle, affectionate dispositions, and have the power in a remarkable degree of winning the interest and love of those about them ; both are capable of pungent sorrow at separation [...] » « Marriage of the Aztecs », *Morning Post*, mardi 8 janvier 1867.

Un élément intéressant de cet extrait est la mention des liens entre les Aztèques et les enfants. Ils ont été associés à des enfants de façon plus marquée avant leur mariage, alors qu'ils étaient connus sous le nom de scène des «Aztec Children »[87]. La mention de leurs similitudes contribue à les rapprocher aussi de l'enfance. En effet, ils peuvent être perçus comme suffisamment jeunes pour que la distinction entre le masculin et le féminin ne soit pas encore déterminante dans leur éducation.[88] Les Aztèques ont visité Londres au moins à deux reprises. Leur visite de 1867 est amorcée par le mariage, plusieurs articles font alors référence à un gain de maturité. Il est entre autre question d'un changement dans leur habillement pour marquer cette progression, passant de vêtements jugés « primitifs » à des vêtements européens.[89] Plus directement, un article faisant suite à leur mariage les présente comme un homme et une femme.[90] Cette insistance sur leur gain de maturité tend à montrer que Maximo et Bartola étaient à l'origine davantage considérés comme des enfants.

Cependant, ce n'est pas leur exemple qui permet d'en apprendre le plus sur la perception de l'idéal de l'enfant. Krao aussi est présentée comme une enfant. Elle est

---

[87] *Life of the Living Aztec Children*, pamphlet publicitaire, 1860, Bodleian Library, John Johnson Collection : Human freaks 4 (53).
[88] En effet, l'éducation varie grandement entre les garçons et les filles en particulier dans les classes moyennes et plus élevées. Cependant, filles et garçons ne sont pas réellement différenciés dans leur éducation jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans, alors que l'habillement des garçons commence à se distinguer de celui des filles. *Cf.* Ginger Suzanne Frost, *Victorian Childhoods*, Londres, Praeger, 2009, p. 28.
[89] « The Aztecs », *Evening Mail*, mercredi 20 février 1867.
[90] « The Aztecs Married and Settled », *London Daily News*, mardi 12 février 1867.

d'abord évidemment physiquement une enfant. C'est plutôt la description de son comportement qui vient renforcer cette vision. Les articles insistent sur ce détail en mentionnant surtout qu'elle est une enfant normale, en particulier parce qu'elle joue.[91] Un autre aspect qui semble essentiel pour qualifier Krao d'enfant est sa capacité à apprendre. Lorsqu'il est question d'apprentissage pour Krao, il concerne surtout l'anglais[92] et la sociabilité. La question de l'apprentissage de la langue sera traitée plus en détail dans le deuxième chapitre de ce travail. Krao, qui n'a pas dix ans, demeure considérée comme une enfant, même s'il y a débat à propos de son âge réel.[93] L'aspect principalement associé à l'enfance paraît donc être l'idée de l'éducation et de l'intérêt pour le jeu.

1.1.2 Le mariage et la famille

La question des rôles de l'homme et de la femme et en particulier de leur union est aussi abordée dans ces exemples. D'abord, par la présence de la femme de Chang qui tient une place non négligeable lors de ses représentations où il est aussi accompagné d'autres femmes. Elle est décrite avant tout comme discrète, mais joue néanmoins un rôle particulier dans le dispositif. Le fait que Chang soit marié, et que ce mariage soit souligné dans sa publicité permet d'en saisir l'importance pour ceux qui reçoivent ces propos. Le mariage de Chang permet aussi de mettre l'accent sur les valeurs associées à cet aspect de la vie personnelle et sociale. La question du mariage est notamment abordée dans l'extrait suivant :

> « Lady readers will be interested in knowing that this social and domestic giant positively refused to leave China a bachelor. His final determination on this head was made and announced with startling

---

[91] « Krao : the Missing Link » *Morning Post*, samedi 27 janvier 1883.
[92] « Notes of Latest News », *Lloyd's Weekly Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.
[93] Elle est d'abord présentée comme une enfant de sept ans même si son apparence suggère qu'elle soit plus jeune. *Cf.* « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882. Par la suite, il est mentionné qu'elle serait plutôt âgée de sept à neuf ans. *Cf.* « Krao: the Missing Link », *Morning Post*, samedi 27 janvier 1883.

> suddenness, and at a somewhat unreasonable crisis. It was, as we are told after all arrangements had been made for leaving for Europe, that the ultimatum – "A wife, or I don't go!" was given out. A bride had to be found on the spur of the moment, and one of Mr. Chang's agents added with a happy combination of business and sentiment, "though we had to arrange it all in a great hurry, I believe the marriage has turned out a very happy one. » « Chang, the Chinese Giant », *London Daily News*, 7 septembre 1865.

Cet extrait soulève plusieurs points intéressants qui permettent d'exposer concrètement différentes valeurs associées au mariage. D'abord, c'est l'amour qui est mis de l'avant. Cet idéal du mariage d'amour gagne en popularité au cours du siècle[94] et les promoteurs de Chang semblent être conscients de la sensibilité de leur public à ce sujet. L'article ne nie pas le fait que le mariage a dû être arrangé, comme il a dû avoir lieu rapidement pour permettre le départ de la troupe. Ce fait est clairement établi dans l'extrait. Cependant, un des agents de Chang insiste pour présenter ce mariage comme un mariage heureux. Plusieurs autres articles mentionnent aussi la femme de Chang. Il n'est pourtant pas question des interactions entre Chang et son épouse. Parfois, cette dissociation va même jusqu'à décrire la femme de Chang dans un groupe à part de celui du géant. En effet, la femme de Chang est principalement entourée d'un public féminin.[95] De plus, lors du retour de Chang, en 1883, quand il est nettement moins publicisé, il n'est plus question de sa femme. Un dernier détail important de cet article est l'accent mis sur le fait que c'est Chang lui-même qui a voulu se marier. Cet élément est présent à deux endroits précis de l'extrait : « this social and domestic giant positively refused to leave China a bachelor. » et « A wife, or I don't go! ». Cette double affirmation insiste sur la volonté du géant, l'auteur de l'article allant même jusqu'à lui attribuer des paroles à ce sujet. L'image de ce mariage semble donc être celle d'une union dans la sphère privée et d'une division des rôles dans la sphère publique.

---

[94] John Tosh, *Op. cit.*, p. 57.
[95] « The Chinese Giant », *Illustrated Weekly News*, samedi 30 septembre 1865.

Le mariage a été utilisé d'une façon différente dans les cas de Maximo et Bartola. En effet, les promoteurs de Maximo et Bartola ont employé, eux aussi, le mariage dans leur publicité, en y insistant davantage encore. Le mariage n'est pas seulement mentionné après les faits, il est lui-même mis en scène comme un événement et un élément central du spectacle. Maximo et Bartola ont en effet été mariés devant un public sélectionné le 7 janvier 1867. Le mariage semble, un peu comme celui de Chang, avoir été arrangé[96] puisqu'il est question de l'union entre les soi-disant derniers représentants d'un peuple éteint. Le contexte du mariage en lui-même montre bien qu'il est arrangé, cependant, l'insistance est surtout mise sur les sentiments que Maximo et Bartola éprouvent l'un pour l'autre. Encore une fois, l'importance du mariage comme le résultat de sentiments d'amour ou d'affection est claire. Les sentiments des Aztèques l'un pour l'autre sont plus particulièrement exprimés du point de vue de ceux de Maximo pour Bartola. Maximo est présenté comme capable d'éprouver une forte affection et du chagrin s'il est séparé de celle qui était présentée comme sa sœur lors de leur premier passage à Londres.[97] Ces sentiments semblent partagés par cette dernière. Cette impression d'un mariage heureux et désiré est aussi mise de l'avant par cet extrait : « The girl [...]conducted herself as modestly, [...] as blushingly as any other bride; and as for the "happy man," he was simply 'at his wits' end with exultation »[98]. Cet extrait démontre ici combien les deux époux étaient heureux de ce mariage.

Dans le cas des Aztèques, c'est donc le mariage d'amour, bien plus que le mariage arrangé qui est souligné, et ce pour au moins deux raisons. Il s'agit d'abord de respecter et de mettre en scène la vision victorienne du mariage, particulièrement importante pour le public, comme le souligne John Tosh. Ensuite, puisqu'il est de notoriété publique que le mariage a été arrangé, on peut imaginer que le promoteur ait redoublé d'efforts pour montrer que ce mariage était moralement acceptable. Tous

---

[96] « Passing Events, Rumours, &c. », *Kentish Independent*, samedi 5 janvier 1867.
[97] « Marriage of the Aztecs », *Morning Post*, mardi 08 janvier 1867.
[98] « Marriage of the Aztecs », *London Evening Standard*, mardi 8 janvier 1867.

d'ailleurs n'étaient pas d'accord avec ce mariage, comme le montre un article du *British Medical Journal* qui a été repris dans plusieurs autres journaux par la suite.[99] Cet article en particulier s'oppose à ce mariage qu'il voit comme la façon de faire perdurer une race dégénérée. L'exemple des Aztèques amène aussi un dernier élément à considérer à propos du mariage, l'idée que les mariés doivent être du même niveau intellectuel.[100] Cet aspect souligné par Tosh se reflète tout à fait dans le mariage des Aztèques, deux êtres considérés comme uniques en leur genre. L'égalité de l'intelligence peut être perçue comme une façon de préserver une bonne entente dans le mariage, mais aussi de s'assurer que la relation entre les époux est fondée sur un équilibre qui permet à l'un et l'autre de s'épauler.[101]

Le mariage est donc non seulement présenté comme le résultat de sentiments amoureux ou du moins d'une forme d'affection entre les époux, mais aussi comme une relation basée sur une forme d'égalité entre les époux et leur capacité à s'épauler mutuellement. L'utilisation du terme égalité ne signifie évidemment pas ici une égalité absolue entre l'homme et la femme. Chacun avait encore ses rôles bien définis. Tosh souligne plutôt l'importance d'une certaine égalité intellectuelle des époux.

Le mariage institutionnalise le couple, mais il est aussi à l'origine d'une autre entité : la famille. C'est à travers Krao qu'est surtout développé le concept de famille. Ce concept de foyer et de noyau familial est central dans la société victorienne.[102] La famille chez Krao se présente de plusieurs façons. D'abord, de nombreux articles font le récit de sa « capture » en parlant de ses parents, de l'idée d'un groupe familial la protégeant. Certaines versions prétendent que la mère de Krao a accepté de la laisser partir.[103] Son père est aussi présent, mais il est surtout question de son décès suite à

---

[99] « The Aztecs », *Illustrated Times,* samedi 26 janvier 1867.
[100] John Tosh, *Op.cit.*, p. 54.
[101] *Ibid.*
[102] L'idée de la maison, du foyer comme un modèle de moralité. *Cf. Ibid.*, p.55.
[103] « Notes of Latest News », *Lloyd's Weekly Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.

une maladie.[104] D'autres versions ne mentionnent pas l'autorisation de la mère, mais bien celle du roi du Laos. Ces versions sont toutes aussi intéressantes pour exprimer une vision de la famille, car elles mentionnent surtout que le roi a accepté le départ de Krao à la condition que Farini adopte la fillette.[105] Dans les deux cas, il existe donc un groupe familial. Le premier, composé des parents, qui autorise le départ de Krao. Le second est la création d'une nouvelle unité familiale par l'adoption. Dans les deux cas, l'enfant n'est pas présentée seule, mais toujours dirigée par des adultes chargés de l'orienter et de l'éduquer. L'image de Farini comme figure paternelle est amplifiée dans les publicités à travers des illustrations et photographies, par exemple où il tient Krao dans ses bras (figure 1.1). Il est même mentionné que Krao s'adresse à lui en l'appelant « papa »[106]. De plus, Farini a une certaine autorité sur elle pour s'assurer qu'elle se comporte bien[107], de la même façon que le père a une autorité sur sa famille. De ce fait même, l'adoption de Krao n'est pas une simple formalité. Les différents articles décrivant Krao donnent donc la vision d'une véritable relation parent-enfant entre Krao et Farini.

ure1.1 Farini et Krao -« Our Captious tic », *Illustrated Sporting and Dramatic ws*, samedi 6 janvier 1883.

L'illustration de la famille peut aussi être vue d'une autre façon à travers Chang. En effet, lors de son premier passage à Londres, en plus de son épouse, Chang est accompagné d'un nain nommé Chung. Cette association de Chang et la famille est particulièrement visible dans une illustration de 1865 (figure 2.2).[108] Le texte

---

[104] « Mr. Farini's "Missing Link" », *Morning Post*, lundi 1 janvier 1883.
[105] « Mr. Farini and "The Missing Link" », *London Daily News*, lundi 1 janvier 1883.
[106] « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper,* dimanche 31 décembre 1882.
[107] « Our Captious Critic », *Illustrated Sporting and Dramatic News*, samedi 06 janvier 1883; « Krao: the Missing Link », *Morning Post*, samedi 27 janvier 1883.
[108] « The Chinese Giant », *Illustrated London News*, samedi 30 septembre 1865.

accompagnant cette gravure met aussi l'accent sur cet aspect familial en mentionnant que Chang est un mari attentionné et qu'il est très gentil avec Chung. Il faut ici voir Chung comme un enfant. Il n'en était pas un, mais sa petite taille renforce cette vision, en plus de sa position dans l'illustration aux côtés de Chang et son épouse. Au-delà de cette illustration, la famille de Chang, c'est-à-dire ses parents, frères et sœurs, occupent aussi une place importante dans la publicité entourant le géant.

Dans les deux cas, la famille est une entité stable composée d'un ou des parents agissant de façon bienveillante avec un enfant qui a d'une certaine manière besoin d'eux pour se développer.

Les trois exemples retenus pour ce travail montrent les différents idéaux qui, même s'ils ne sont pas partagés par tous, sont mis de l'avant. Les questions de genre d'abord et les attributs associés aux sphères féminine et masculine, puis à celle de l'enfance, se lisent à travers les caractéristiques qui sont associées à Chang, aux Aztèques et à Krao. Ensuite, à travers le mariage et la famille, ces trois exemples offrent une vision de ces deux éléments axés sur des idéaux de sentiments et d'unité. Ces idéaux semblent être davantage ceux promulgués par une « middle class » grandissante. La caractéristique commune de ces différentes valeurs est qu'elles sont des marqueurs de respectabilité. Un individu qui se conforme au rôle que son sexe lui attribue et à sa place dans sa famille accède à une certaine respectabilité. Or, ces premiers éléments ne sont pas les seuls aspects qui permettent de présenter les freaks comme des individus respectables.

1.2 La respectabilité

Un autre aspect important de l'idéal de vie victorien est en effet la respectabilité. La respectabilité est un sujet incontournable aussi lorsqu'il est question des freaks puisqu'il y a une tendance certaine à essayer de les présenter comme des individus

respectables, reflets des bonnes valeurs.[109] Ce concept de respectabilité est aussi complexe que la notion même d'idéal victorien. Celle-ci s'atteint de nombreuses façons. La respectabilité est avant tout le résultat du regard des autres. Pour la « middle-class » victorienne, la respectabilité se comprend comme une valorisation de certains comportements clefs. Dans un premier temps, la respectabilité sous-entend le respect des valeurs dont il a été question précédemment. De plus, la respectabilité se construisant sous le regard d'autrui, elle nécessite une certaine sociabilité. Afin d'obtenir l'approbation des autres, il faut adopter un comportement acceptable en société à travers des éléments comme la politesse et l'étiquette. Cependant, l'élément essentiel de la respectabilité victorienne se retrouve à travers le modèle du *self-made man*, qui valorise une ascension sociale découlant directement de la réussite par le travail. C'est donc à travers le labeur que l'individu améliore sa condition de vie et devient un être respectable. La respectabilité sous-entend donc deux éléments centraux : l'importance de la vie sociale pour être exposé au regard de l'autre de façon avantageuse et le travail qui permet à l'individu de progresser grâce à ses propres efforts.

1.2.1 Sociabilité

La première de ces caractéristiques concerne la manière de se comporter en société. Au contraire de la sociabilité, la misanthropie et l'isolement ne sont par exemple en aucun cas valorisés et plutôt considérés comme des maladies ou du moins des troubles psychologiques.[110] L'aptitude des freaks à vivre en société se manifeste non seulement par le fait qu'ils reçoivent des visiteurs ou même des invités, mais aussi par la façon dont ils interagissent avec ces gens. Les Aztèques reçoivent des invités et

---

[109] Heather McHold, *Op. cit.*, p. 22.

[110] Christopher Lane, *Hatred & Civility : The Antisocial Life in Victorian England*, New York, Columbia University Press, 2004, p. 2-3. Il ne s'agit évidemment pas de la seule vision concernant la misanthropie mais s'en est une populairement défendue dans une vision idéaliste de la société. En réalité, la haine de l'Autre semble bien présente comme le discute d'ailleurs Christopher Lane.

des « amis » après leur mariage. Ils conversent avec eux et sont qualifiés de très aimables.[111] La politesse de Chang est souvent mise de l'avant. Ses bonnes manières et sa façon de converser avec ses visiteurs sont souvent signalées dans les articles.[112] Le musicien européen qui l'accompagne mentionne par exemple qu'il est un individu « of refined manners »[113]. Cette impression est renforcée dans un autre article qui insiste sur sa capacité à être sociable :

> « [...] he may be described as eminently fitted to adorn the social circles. Assuredly there is nothing low, mean, or vulgar in that statuesque countenance, upon which, as Chang sits in his chair [...] And when Chang walks down the room, shaking hands on each side with most genuine ease and grave, the impression gains ground on all sides that he is the most amiable, best behaved, and accomplished giant that ever breathed.» « The Chinese Giant », *Illustrated Weekly News*, samedi 30 septembre 1865.

Chang est ici directement considéré comme quelqu'un ayant la capacité de se comporter en être social. Chang est présenté comme quelqu'un de digne, et le journaliste insiste sur sa respectabilité. Il semble être un individu raisonnable et agréable qui sait comment agir en société. Il interagit avec son public avec une aisance évidente. Le dernier élément de cette citation qui insiste à la fois sur sa politesse et sa nature de géant n'est pas non plus un simple hasard. Il faut avant tout comprendre que les géants étaient généralement considérés comme des idiots susceptibles.[114] C'est sans doute pourquoi cet article prend la peine d'insister autant sur les manières de Chang. Il se distingue aussi des autres géants, ce qui le rend plus attrayant pour le public, mais aussi plus respectable, selon les valeurs victoriennes. Même chez Krao, pourtant présentée comme une créature mi-humaine mi-animale ayant grandi dans la jungle, la façon dont elle reçoit et interagit avec ses visiteurs

---

[111] « An Aztec Wedding », *London Daily News*, mardi 8 janvier 1867; « Marriage of the Aztecs », *Illustrated Police News*, samedi 12 janvier 1867.
[112] « Something Like a Giant », *London Evening Standard*, lundi 6 mars 1865; « Chang, the Chinese Giant », *London Daily News*, jeudi 7 septembre 1865; « The Chinese Giant », *Illustrated Weekly News*, samedi 30 septembre 1865.
[113] « A Chinese Giant », *London Evening Standard,* jeudi 07 septembre 1865.
[114] « Echoes of the Week », *Illustrated London News*, samedi 25 mars 1865.

témoigne de sa capacité à intégrer certaines normes britanniques de la vie en société.[115] Elle s'adresse à eux en leur disant au revoir par exemple au moment de leur départ. Ces qualificatifs, associés à des personnes pourtant toutes désignées pour être considérées comme des « sauvages », sont significatifs de la volonté de faire des freaks des individus respectables. Au-delà de la politesse et de la volonté de ces individus de socialiser avec leur public, le public en lui-même peut être source de respectabilité.

En effet, la respectabilité est aussi affaire de fréquentations. De nombreux articles dressent une véritable liste des différentes personnes ayant assisté aux exhibitions des freaks. Ces listes ne font évidemment pas état de tous les visiteurs, mais plutôt de l'élite. Ces gens sont pour la plupart des représentants des grandes familles royales, de l'aristocratie, des médecins ou d'importants politiciens. Maximo et Bartola par exemple, à leur retour à Londres en 1867, viennent d'effectuer un voyage autour du monde. Un article en particulier énumère les différentes têtes couronnées qui sont venues les voir pendant ce tour du monde.[116] Il est question, en premier lieu, de la famille royale britannique, mais ensuite des familles royales de toute l'Europe et du président et des représentants du gouvernement américain. De plus, une insistance particulière est faite sur les liens entre les Aztèques et la Russie. Elle se manifeste entre autre par la mention des vêtements portés par Bartola comme étant un costume russe offert par le gouverneur général de Moscou.[117]

Les listes de visiteurs ne sont pas les seuls éléments liant des personnalités respectables aux Aztèques. Par exemple, dans un pamphlet faisant le récit de l'origine de Maximo et Bartola, plusieurs pages sont consacrées à diverses énumérations. Il est par exemple question des individus qui ont financé l'exposition, parmi lesquels figurent entre autre toute la famille royale d'Autriche et le président des États-Unis et

---

[115] « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.
[116] « The Aztecs », *Morning Post,* mercredi 20 février 1867.
[117] « Marriage of the Aztecs », *London Evening Standard*, mardi 8 janvier 1867.

sa famille.[118] Dans le même document, il est rapporté que les Aztèques ont aussi reçu de nombreux cadeaux de la part de leurs visiteurs prestigieux[119], ce qui n'est pas sans rappeler le costume offert par Moscou. Il est même précisé que ces cadeaux sont des objets de valeurs. Cet élément paraît presque donner une stature diplomatique aux visiteurs aztèques, les élevant au rang de représentants d'une culture étrangère plutôt qu'à celui de simples curiosités. À ces visiteurs de marque s'ajoutent aussi les commentaires de scientifiques et d'intellectuels comme Richard Owen et Washington Irving.[120] Richard Owen, un anatomiste reconnu, parle entre autre des différences entres les enfants européens et les Aztèques, alors que Washington Irving, auteur américain, parle de son étonnement face à la petite taille de Maximo et Bartola.

Les Aztèques ne sont pas les seules à être présentés comme ayant suscité des visites royales. En effet, un article repris dans plusieurs journaux relate les événements entourant la rencontre entre Chang et le prince de Galles, accompagné de sa femme.[121] Chang et une partie de sa troupe sont reçus à Marlborough House. Ils sont donc accueillis comme des invités dans la résidence du prince et de la princesse. Krao n'a pas non plus échappé à cette association à la royauté. Dans son cas, il faut remonter à la supposée histoire de sa capture. En effet, certaines versions de ce récit font état de l'importance de Krao et de sa famille pour le roi du Siam, à tel point que celui-ci aurait eu son mot à dire dans le départ de la fillette.[122]

La mention des relations entre les freaks et les monarques du monde apportent non seulement une respectabilité aux freaks, mais aussi au public qui assiste aux présentations. Ce public peut être perçu comme plus respectable puisqu'il partage les mêmes divertissements que les monarques et grands esprits du monde.

---

[118] *Life of the Living Aztec Children*, *Op. cit.*, p. 3.
[119] *Ibid.*, p. 4.
[120] *Ibid.*, p. 5-6.
[121] « The Fychow Giant at Malborough House », *London Evening Standard*, mercredi 13 septembre 1865.
[122] « Krao: the Missing Link », *Morning Post*, samedi 27 janvier 1883.

1.2.2 « Self-Help » et réussite personnelle

Finalement, un détail qui revient quelques fois est la question de la réussite personnelle. Cette réussite se manifeste concrètement par le succès financier de l'individu. La richesse en soi ne suffit pas, il faut que cette richesse soit méritée, le fruit du travail de l'individu concerné. Les freaks ne font pas exception à cette logique. Dans le cas précis des freaks, le travail et la fortune personnelle sont des éléments qui révèlent leur capacité à gagner eux-mêmes leur vie. Plus encore, le travail leur permet de progresser socialement et intellectuellement. Ils accomplissent ce progrès par eux-mêmes, d'où l'idée du « self-help », c'est-à-dire la capacité de s'aider soi-même, de prendre en main son destin. Deux analyses seront ici élaborées en s'appuyant de nouveau sur les éléments soulignés par Heather McHold comme constitutifs des valeurs propres à la classe moyenne : le travail et la consommation. Il sera aussi question au final de la question du « self-help » autant au niveau matériel qu'intellectuel.

Les freaks sont souvent perçus aujourd'hui comme des individus ayant été exploités par des promoteurs avides de profits. Robert Bogdan présente plutôt l'idée selon laquelle, au XIX^{ème} siècle, les freaks eux-mêmes ne se considéraient pas comme étant exploités. Au contraire, ils auraient été plutôt satisfaits de cette occasion de pouvoir gagner eux-mêmes leur vie.[123] Ce qui ne signifie évidemment pas qu'un freak n'a jamais été exploité par un promoteur. Ce discours du XIX^{ème} siècle est une confirmation de la volonté de publiciser ces individus selon des valeurs qui les rendent respectables aux yeux du public visé par les promoteurs. Comme il a été mentionné ci-dessus, le travail était particulièrement valorisé. Plus encore, ce travail est présenté comme le fruit de véritables efforts. Les freaks ne sont pas seulement exposés comme des objets pour un public, ils produisent un spectacle. Ils font différents numéros, répondent aux questions et interagissent avec leur public. Ils

[123] Robert Bogdan, « The Social Construction of Freaks » dans *Freakery,* Rosemarie Garland Thomson (dir.), New York, New York University Press, p.34.

gagnent leur vie en étant actifs. Les Aztèques par exemple, après leur mariage, reçoivent des gens à ce qui est considéré comme leur domicile et conversent avec eux.[124] Le mariage en lui-même est presque une représentation théâtrale au cours de laquelle Maximo et Bartola sont costumés. Ils donnent aussi différentes réceptions.[125] Le travail semble particulièrement important chez les Aztèques. Au vu de leur apparence physique, surtout à cause de la petitesse de leur tête, ils sont souvent considérés comme peu intelligent. Malgré ce handicap, ils parviennent tout de même à travailler et à vivre du résultat de leur travail, alors que sans cette occasion de se produire en spectacle, ils n'auraient peut-être pas pu vivre sans le soutien de leurs proches.

Chang est aussi différent physiquement, mais sa grande taille n'est pas nécessairement un handicap au travail. Dans son cas, l'idée de travailler activement pour vivre est plus évidente et ses actions plus concrètes. Comme les Aztèques, son travail est de se produire devant un public, auquel il présente différents « numéros » spectaculaires. Il se sert par exemple de sa taille impressionnante pour écrire au plafond.[126] Plus encore, il prononce des discours et va même jusqu'à chanter en plus de discuter avec le public.[127] Contrairement au fait d'écrire sur le plafond, ces deux éléments sous-entendent qu'il a fallu sans doute apprendre et répéter le discours ou la chanson. Un apprentissage qui souligne l'effort accompli. Un autre aspect important concernant le travail dans la présentation de Chang c'est la mention de son métier. Il n'est donc pas simplement un freak, mais aussi un professionnel. Il est présenté comme un marchand[128], une profession qui n'est pas anodine si l'on considère le développement de la « middle-class » britannique composée de membres de professions libérales et de marchands.

---

[124] « Marriage of the Aztecs », *London Evening Standard*, mardi 8 janvier 1867.
[125] « The Aztecs Married and Settled », *London Daily News*, mardi 12 février 1867.
[126] « Chang, the Fychow Giant », *Morning Advertiser*, jeudi 7 septembre 1865.
[127] « The Chinese Giant », *Illustrated Weekly News*, samedi 30 septembre 1865; « The Fychow Giant », *Kentish Independent*, samedi 9 septembre 1865.
[128] « Chang, the Fychow Giant », *Morning Advertiser*, jeudi 7 septembre 1865.

Finalement, Krao ne paraît pas présentée comme travaillant. Cet élément peut être lié à son jeune âge. En effet, si l'on considère que les valeurs promulguées dans ces présentations sont celles de la « middle-class », le fait qu'une enfant ne travaille pas était complètement assumé. Le travail du père doit suffire à subvenir aux besoins de la famille. Les enfants n'ont donc pas besoin de travailler à un jeune âge[129]. Les enfants de la classe moyenne ont donc plus de temps pour jouer, ce qui rappelle évidemment dans le cas de Krao la mention du fait qu'elle joue comme un enfant normal[130]. L'accent mis sur le travail, où l'absence de travail dans le cas de Krao, témoigne de l'importance de cet élément parmi les valeurs de la « middle-class » que l'on cherche à associer aux freaks.

Le travail est un aspect important de la respectabilité, car il mène à la réussite. Cette réussite peut dans un premier temps être financière. Travailler permet aux freaks d'obtenir les moyens de subvenir à leurs besoins par eux-mêmes. De plus, outre l'indépendance financière, la richesse de certains freaks leur permet d'améliorer leur niveau de vie, de progresser. C'est surtout le cas de Chang. Très tôt, avant même son arrivée, il est question d'argent et du fait qu'il en gagnait déjà en Chine pendant des exhibitions.[131] Ce que la richesse de Chang a de particulier, c'est qu'elle est mentionnée de nombreuses fois en plus de se manifester à travers des aspects de sa présentation. D'abord, par la présence de serviteurs, toute une suite qui entoure Chang et l'accompagne lors de ses représentations.[132] Ensuite, la richesse de Chang se manifeste aussi à travers ses vêtements décrits de long en large[133] dans plusieurs articles à la fois comme des symboles d'identification culturelle, mais aussi de la fortune de Chang. Il porte par exemple une robe en soie brodée de différentes

---

[129] Ginger Suzanne Frost, *Op.cit.*, p. 23.
[130] « Krao: the Missing Link », *Morning Post*, samedi 27 janvier 1883.
[131] « The Coming Chinese Giant », *Bell's Weekly Messenger*, samedi 25 mars 1865.
[132] « The Eight Wonder of the World », *London Evening Standard*, mercredi 22 mars 1865.
[133] « Chang the Fychow Giant », *Morning Advertiser*, jeudi 7 septembre 1865; « Chang, the Chinese Giant » *London Daily News*, jeudi 7 septembre 1865.

couleurs.[134] Il est donc présenté comme ayant une vie confortable grâce à ses propres efforts. De plus, sa présentation semble sous-entendre qu'il est issu d'une famille à l'aise financièrement, qui a pu lui offrir une bonne éducation.[135] Cependant, l'insistance est bien mise sur le fait qu'il gagne lui-même sa vie, il ne vit pas des biens de sa famille. Ce détail est important lorsque l'on considère les différences entre l'aristocratie et la « middle-class ». Cette dernière valorisant davantage l'idée du travail d'un individu pour progresser par lui-même et ne pas seulement profiter de privilèges de naissance. L'expression de la richesse à travers les vêtements est aussi visible chez les Aztèques, en particulier au moment de leur mariage.[136] Différents éléments permettent alors de constater une certaine richesse. Comme par exemple la montre en or de Maximo et les bijoux de Bartola[137]. Chez les Aztèques, l'idée de l'association entre réussite financière et progrès semble plus claire. En effet, lors de leur premier passage où ils sont plus primitifs la richesse n'est pas mise de l'avant. Ils passent ensuite de l'enfance, lors de leur premier passage à Londres, à l'âge adulte à travers ce mariage et adoptent des habits plus riches.[138] La richesse des Aztèques est alors associée à leur progression en tant qu'individus respectables. Manifestation concrète d'un progrès à travers le travail et l'obtention de richesse, Chang et les Aztèques montrent combien cet aspect, même s'il n'est pas mentionné explicitement, est présent dans les publicités et donc jugé important pour le public. Le progrès personnel se manifeste aussi à travers d'autres aspects et pas seulement la réussite matérielle.

L'idée de « self-help » ne renvoie en effet pas uniquement à la réussite professionnelle et financière. L'essentiel de ce concept est l'idée de progrès personnel. Ce progrès peut aussi faire référence à une amélioration de la culture et de

---

[134] *Ibid.*
[135] « The Fychow Giant », *Kentish Independent*, samedi 9 septembre 1865.
[136] « An Aztec Wedding », *London Daily News*, mardi 8 janvier 1867.
[137] *Ibid.*
[138] « The Aztecs », *Evening Mail*, mercredi 20 février 1867.

l'intelligence.[139] Le progrès personnel se manifeste donc aussi par l'acquisition d'une certaine culture et de connaissances. Dans tous les cas, ce progrès reste directement associé au respect de la morale[140], ce qui renforce la notion de self-help comme marqueur de respectabilité. Dans les cas des freaks, il est d'ailleurs question de leur intelligence, mais aussi de leur capacité à s'améliorer. Chang par exemple, est présenté comme connaissant plusieurs langages[141] et comme ayant un intérêt certain pour la musique[142]. Présenté comme un intellectuel[143], il semble donc avoir une forte capacité à apprendre et donc à progresser. L'intérêt pour la musique est aussi partagé par Maximo et Bartola.[144] Le cas des Aztèques est par ailleurs intéressant, car comme ils ont d'abord été présentés comme des enfants, leurs progrès sont mis de l'avant lors de leur retour. Il est souvent question de leur intelligence certaine et de leur capacité à parler anglais, bien que les journalistes ne semblent pas s'entendre sur le niveau d'intelligence des Aztèques. Ces deux aspects sont aussi sous-jacents lorsqu'il est question de la façon dont les Aztèques conversent avec leurs visiteurs. Au-delà de la réussite financière, Chang et les Aztèques manifestent donc, aux yeux de la « middle-class » britannique, une certaine intelligence en plus d'une capacité et d'une volonté de s'améliorer. Cette volonté de progresser reflète directement l'importance du « self-improvement » et, somme toute, de l'indépendance individuelle.

La respectabilité comme élément de l'idéal de société victorien est donc soulignée dans la présentation des freaks. Leur capacité à interagir avec le public permet d'éviter de les classer comme des asociaux en plus de montrer combien de gens respectables ont assisté à leur présentation. Être ainsi associé à d'autres individus respectables renforce la respectabilité des freaks. Ensuite, l'idée de progrès personnel, de self-help, est aussi exploitée dans les publicités. Les freaks travaillent et gagnent

---

[139] Anne B. Rodrick, *Self-Help and Civic Culture*, Aldershot, Ashgate, 2004, p.13.
[140] *Ibid.*
[141] « Picadilly Hall », *Morning Post*, jeudi 4 janvier 1883.
[142] « The Fychow Giant », *Kentish Independent*, samedi 9 septembre 1865.
[143] « A Chinese Giant », *London Evening Standard*, jeudi 07 septembre 1865.
[144] « The Aztecs », *The Era*, dimanche 17 février 1867.

honnêtement leur vie, ils peuvent même se permettre des extravagances grâce à leur travail. De plus, ils sont aussi des individus cultivés et éduqués à un certain point. Somme toute, ils évoluent dans des cercles respectables tout en travaillant eux-mêmes afin d'améliorer leurs conditions de vie et afin de s'améliorer en tant qu'individu.

1.3 L'intérêt scientifique

Finalement, un dernier aspect intéressant que les freaks permettent d'aborder est l'intérêt des victoriens pour la science. Dans ce cas précis, il ne s'agit pas de l'intérêt des freaks pour la science, mais plutôt du regard résolument scientifique qui est posé sur eux. Il a déjà été souligné plus tôt que certains scientifiques étaient cités dans les articles et pamphlets servant à faire la publicité des freaks. La présence même de ces scientifiques témoigne de l'importance accordée à la science et à son jugement. La science s'intéressait déjà aux déformations et aux monstres bien avant l'époque victorienne[145] et les exhibitions des freaks n'ont pas toujours eu l'ambition d'être scientifiques. La science devient un élément important de l'exhibition des freaks au XIX^{ème} siècle, car elle inscrit ces spectacles dans le cadre des divertissements rationnels et respectables qui plaisent au public ciblé, soit les classes moyennes. Le concept de divertissement rationnel, en anglais « rational recreation »[146] se développe principalement dans la classe moyenne. En effet, entre autre avec la présence des domestiques, la famille de la « middle-class » a du temps libre à consacrer à des loisirs. Cependant, dans une volonté de respecter les valeurs morales, les loisirs doivent être utiles. Le divertissement est un moyen de permettre à l'individu de continuer à progresser. Donc, les promoteurs, voulant attirer un public de la « middle-class », doivent faire des leurs présentations des exhibitions éducatives. La science devient ici un outil de promotion. Concrètement, cet aspect scientifique de la présentation des freaks se développe dans deux axes principaux. En premier lieu,

---

[145] Katharine Park et Lorraine J. Daston, *Loc.cit.*, p. 22.
[146] Anne B. Rodrick, *Op. cit.*, p. 15.

l'emphase est mise sur la description physique rigoureuse et précise des freaks, à la manière d'un rapport scientifique. Ensuite, l'élément sans doute le plus important, la volonté de distinguer le freak présenté des simples curiosités de la nature.

1.3.1 Descriptions

Dans un premier temps, bien que les exemples de ce travail aient été choisis car il est possible de les considérer comme des freaks culturels, il est utile de rappeler que la marge entre le freak culturel et le freak physique n'est pas toujours claire et que les cas décrits ici partagent certains éléments communs aux deux groupes. C'est ainsi que la description physique peut prendre une certaine importance. Plus encore, la description devient un élément presque scientifique dans les articles traitants des freaks. Dans le cas particulier des freaks étudiés dans le cadre de ce travail, la description physique rappelle en quoi ils ne sont pas uniquement des freaks culturels. Cependant, c'est aussi à travers ces descriptions qu'ils peuvent être distingués des freaks purement physiques en essayant de justifier des éléments de leur apparence par leur appartenance à une culture étrangère. L'abondance et la précision des descriptions frappe d'emblée dans les articles concernant les Aztèques, Chang et Krao. Ces descriptions sont précises et mentionnent même parfois l'intérêt de scientifiques en particulier. Au-delà des récits de la vie des freaks, ce sont véritablement les descriptions physiques qui ont une vocation scientifique en cherchant à justifier la différence des freaks, à l'ancrer de façon concrète et clairement visible, mais aussi en l'expliquant.

Chez Chang et les Aztèques, il est principalement question de leur taille et des traits de leurs visages alors que chez Krao, il est davantage question de son animalité. La taille de Chang est mentionnée précisément dans les articles le publicisant, et bien souvent, on attire particulièrement l'attention sur elle de diverses manières. Le fait par exemple que Chang puisse écrire au plafond et les comparaisons entre sa taille et

différents objets se trouvant dans la même pièce que lui, servent à accentuer son gigantisme.[147] Certaines descriptions le comparent même à des statues égyptiennes colossales.[148] Cependant, il a des traits féminins[149] qui le distinguent clairement des Européens et sont interprétés comme étant une caractéristique commune aux individus de sa « race ». Les descriptions servent ici à montrer ce qui le rend si unique, mais aussi à l'associer à un groupe ethnique. Chez les Aztèques, c'est plutôt leur petite taille et leurs caractéristiques faciales particulières qui attirent l'attention.[150] Ces caractéristiques sont mises de l'avant pour leur intérêt anthropologique à travers la vision qu'ils offrent de la décadence d'une civilisation auparavant prospère et puissante.[151] La petite taille des Aztèques et de leur tête en particulier est soulignée comme une manifestation d'une faible intelligence. Il est aussi question de déformations au niveau de leurs jambes qui seraient le résultat direct de leurs origines. Il est en effet rapporté qu'ils ont été retrouvés parmi un groupe d'amérindiens qui les vénéraient comme des divinités en les contraignant à rester assis dans une certaine position qui aurait contribué à endommager leurs jambes.[152] Ces différentes malformations ne sont pas non plus purement le fruit des traitements qu'ils auraient reçus. Une autre explication vient plutôt souligner la consanguinité comme responsable. Il est en effet précisé qu'ils n'étaient pas les premiers à être vénérés par cette population, mais étaient les derniers descendants d'une famille « sacrée » qui se devait de garder une certaine pureté. Derniers représentants de la « race » aztèque, ils offrent donc un portrait de la décadence de cette civilisation. L'exactitude des descriptions et la mention de noms d'anthropologues et autres scientifiques présents dans les publicités contribuent à faire de ces présentations des attractions scientifiques visant à cultiver le public.

---

[147] « The Fychow Giant », *Kentish Independent*, samedi 9 septembre 1865.
[148] « Chang, the Fychow Giant », *Morning Advertiser*, jeudi 07 septembre 1865.
[149] « A Chinese Giant », *London Evening Standard*, jeudi 7 septembre1865.
[150] « An Aztec Wedding », *London Daily News*, mardi 8 janvier 1867.
[151] Nadja Durbach, *Op. cit.*, p. 117-118.
[152] « Marriage of the Aztecs », *London Evening Standard*, mardi 08 janvier1867.

Cependant, c'est chez Krao que la description physique est la plus fréquente, approfondie et intéressante d'un point de vue scientifique. Krao est sans doute l'exemple le plus poussé de la volonté d'inscrire un freak dans un discours scientifique. En effet, toute la publicité l'entourant vise à la présenter comme le chaînon manquant de la théorie darwinienne. Le concept de chaînon manquant fait référence à la quête du spécimen qui prouverait le lien entre le singe et l'Homme. C'est une expression qui devient assez populaire au courant du siècle comme en témoignent les nombreuses caricatures visant bien souvent à ridiculiser cette idée d'un lien entre l'animal et l'humain.[153] Donc, la présentation de Krao s'inscrit directement dans un discours scientifique. Ensuite, suivant cette logique du chaînon manquant, les descriptions de Krao tendent à distinguer ses caractéristiques humaines et à les différencier de ses caractéristiques simiesques. Le vocabulaire employé pour désigner Krao tend à renforcer cette double nature humaine et animale comme, par exemple : « creature »[154] et « talking monkey »[155]. Les descriptions de Krao sont donc souvent divisées en deux parties pour souligner son côté humain et son côté animal. Celles-ci sont particulièrement détaillées, allant jusqu'à décrire ses dents et l'angle de ses articulations.[156] Toutes les descriptions visent donc à présenter Krao comme la manifestation vivante d'une théorie scientifique, faisant d'elle un sujet d'intérêt.

Les descriptions détaillées indiquent un souci de précision et une volonté d'éduquer le public à la science. Que ce soit en traitant des différences physiques de Chang et des Aztèques comme un indicateur du niveau de civilisation, ou en tentant de dépeindre une fillette à la pilosité abondante comme le chaînon manquant de la théorie darwinienne, les descriptions des freaks visent à faire d'eux des sujets éducatifs pour le public. Ce détail vient bien sûr rappeler l'intérêt pour le progrès intellectuel personnel. Les freaks ne sont pas seulement des individus qui progressent, mais aussi

---

[153] *Cf.* Gowan Dawson, *Darwin, Literature and Victorian Respectability*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 55-74.
[154] « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.
[155] « Mr. Farini and "The Missing Link" », *London Daily News*, lundi 1 janvier 1883.
[156] « Notes of Latest News », *Lloyd's Weekly Newspaper,* dimanche 31décembre 1882.

des individus qui permettent le progrès. L'« improvement » individuel menant à l'« improvement » collectif. En revanche, malgré les caractéristiques qui les rendent uniques, la tendance dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle n'est pas tant de présenter les freaks comme étant des êtres uniques, mais plutôt comme représentatifs d'un certain groupe.

1.3.2 Le freak culturel comme représentant d'un groupe

L'élément essentiel qui permet de distinguer les freaks culturels des curiosités de la nature et qui leur donne une valeur scientifique distincte est le fait qu'ils ne sont pas des cas uniques. Les présentations ont plutôt tendance à essayer de traiter en détail les origines de l'individu comme pour justifier son existence et sa pertinence pour la science en général et l'anthropologie souvent en particulier. Au contraire, la curiosité de la nature est une chose unique, un phénomène cocasse comme par exemples les animaux naissant avec plusieurs têtes ou des jumeaux siamois, tels que les frères Chang et Eng Bunker. La valeur scientifique du freak culturel lui vient du fait qu'il appartient à un groupe avec lequel il partage des caractéristiques communes. Les présentations ne sont donc pas axées sur le caractère unique du freak, mais bien sur les caractéristiques qu'il partage avec d'autres individus. Ainsi, la présentation acquiert un aspect scientifique qui permet d'en faire un divertissement rationnel[157]. Dans les trois cas qui nous intéressent, les explications fournies pour justifier cet aspect sont très différentes, mais visent toutes ce même objectif de légitimation scientifique, de normalisation de ce qui ne l'est pourtant pas à l'origine.

Le nom de scène de Maximo et Bartola, les « Aztèques », sous-entend déjà une certaine origine. Cependant, l'origine précise des Aztèques a été sujette à plusieurs théories visant à les légitimer de façon scientifique. Au final, les scientifiques ne s'entendent pas sur la nature exacte des Aztèques. Certains croient par exemple à une

[157] Anne B. Rodrick, *Op. cit.*, p. 15.

supercherie, considérant les Aztèques comme des enfants difformes d'origine espagnole.[158] Ils sont aussi à l'origine présentés comme frère et sœur issus d'une tribu d'Amérique.[159] Cependant, ce désaccord entre les scientifiques ne fait pas pour autant diminuer l'intérêt pour eux. Les différentes explications ne font pas d'eux des êtres si uniques. Ils sont surtout présentés comme les derniers survivants de la civilisation aztèque. Leur apparence particulière est alors justifiée par un récit selon lequel ils étaient vénérés comme des idoles vivantes[160] et leurs difformités seraient alors justifiées par une certaine consanguinité consécutive à la volonté de les conserver dans une classe à part et pure. Maximo et Bartola sont donc uniques, d'un certain point de vue, comme derniers survivants d'une civilisation éteinte, mais aussi le résultat d'une dégradation de cette civilisation. En même temps, ils ne sont pas uniques car leurs caractéristiques communes sont propres à leur appartenance à une même civilisation. Ils présentent donc un intérêt pour les scientifiques, donnant une occasion d'étudier une civilisation ancienne, et pour le public, pouvant lui aussi apercevoir cette civilisation, mais surtout son déclin, preuve que cette dernière n'était pas suffisamment avancée.

Chez Chang, ses origines asiatiques ne sont aucunement sujettes à débat. Dans un premier temps, il faut rappeler que ce qui le rend unique, et très différent de son public, est sa taille. Il est particulièrement intéressant de noter que cette grande taille n'est pas considérée comme faisant de Chang un être entièrement à part. Cette caractéristique est plutôt justifiée comme étant une caractéristique de famille. Plusieurs articles d'abord parlent de son père et de son grand-père comme des hommes d'une taille comparable à la sienne. Plus encore, il est question d'un frère de Chang d'une taille plus modeste, mais quand même supérieure à la norme, qui serait toujours vivant et membre de l'armée. Les articles mettent encore davantage

---

[158] « Paternity of The Aztec Children », *Lloyd's Weekly Newspaper*, dimanche 22 août 1858.
[159] « Marriage of the Aztecs », *Morning Post*, mardi 8 janvier1867.
[160] « The Aztecs! A Newly-Discovered Tribe of Human Beings », *Evanion* 2530, British Library, 1876.

l'emphase sur la famille de Chang en mentionnant finalement qu'il avait une sœur qui aurait été encore plus grande que lui, mais qui était déjà décédée avant son départ.[161] Donc, Chang n'est pas un être unique et curieux mais simplement le membre d'une famille dont il a hérité cette caractéristique qui le rend particulier. Le cas de Chang est ici un peu différent de celui des Aztèques qui tirent leurs caractéristiques particulières du fait qu'ils sont issus d'une civilisation en déclin. La question de l'hérédité est reprise aussi dans le cas de Krao qui est poussée bien au-delà de la famille.

Krao est l'exemple évident de cette nécessité d'inscrire le freak dans un groupe avec lequel il partage des similitudes, afin de le dissocier des curiosités de la nature. En effet, l'aspect physique particulier principal de Krao est sa pilosité et il paraît essentiel de la distinguer d'autres figures féminines à la pilosité abondante comme les femmes à barbe. D'ailleurs, dans le cas de Krao, la volonté de la dissocier des curiosités de la nature est même clairement exprimée :

> « There are many whom condemn – and perhaps with justice – the taste which takes the form of looking upon "freaks of nature," but "Krao," it must be recollected, does not come within that unwholesome category, because her peculiarities are hereditary, and differ in no respect from those of the other members of her family. » « Mr. Farini's "Missing Link"», *Morning Post*, lundi 1[er]janvier 1883.

[161] « A Chinese Giant », *London Evening Standard*, jeudi 7 septembre 1865.

Cet extrait montre d'abord que les spectacles de « freaks of nature » ne sont pas perçus positivement comme des occasions respectables de se divertir, au contraire des représentations de Krao. Celle-ci est clairement dissociée de curiosités de la nature. Ensuite, l'article poursuit en mentionnant que ses caractéristiques physiques particulières sont le résultat de l'hérédité. La famille de Krao occupe d'ailleurs une place importante dans sa présentation. Krao aurait été capturée dans la jungle du Laos avec ses parents. Ce récit se retrouve de façon détaillé dans un pamphlet publicitaire de 1883.[162] Le récit de sa « capture » fait état de sa famille, inscrivant ses caractéristiques comme étant communes à un groupe. En effet, il est question de la présence de ses parents et de leur aspect simiesque. Le pamphlet contient même une illustration représentant le père biologique de la fillette (figure 1.2).[163] Cette dernière partage avec lui une apparence simiesque et une pilosité abondante. Le groupe auquel appartient Krao semble aussi parfois plus étendu ; il est même parfois question de Krao comme représentante d'une race humaine[164] à part. Cette logique n'est évidemment pas étrangère à la quête du chaînon manquant dont il a été question ci-dessus. Dans le même pamphlet traitant de la capture de Krao, il est d'ailleurs question de l'existence d'autres races d'hommes-animaux. Par exemple, les *« tailed » men*[165] ou divers autres groupes d'hommes-singes vivant principalement en Asie du sud-est.[166] Qu'il soit question de sa famille ou de sa possible appartenance à une autre race, l'insistance est clairement mise sur le fait que Krao n'est pas unique et est plutôt un spécimen scientifique.

Figure 1.2 Portrait du père de Krao- « Farini's Wonder of Wonders », *Evanion 2474*, British Library, 1883.

---

[162] « Farini's Wonder of Wonders », *Evanion 2474*, British Library, 1883.
[163] « Portrait of Krao's Father », *Evanion 2474*, *Op. cit.*
[164] « Mr. Farini's "Missing Link" », *Morning Post*, lundi 1er janvier 1883.
[165] *Op. cit.*, *Evanion 2474*, p. 3.
[166] *Ibid.*, p. 4-8.

Donc, en affichant les freaks comme membres de groupes d'individus, les présentations paraissent vouloir s'appuyer sur des éléments plus scientifiques. Cependant, il ne faut pas pour autant croire que le fait d'inscrire les Aztèques, Chang et Krao au sein de groupes qui partagent des caractéristiques communes avec eux puisse mettre en cause leur état de freaks. Il faut ici rappeler qu'ils sont des freaks culturels, leur anormalité leur vient donc de leur appartenance à des cultures différentes. Le fait qu'ils appartiennent à des groupes fait simplement en sorte qu'ils présentent un intérêt scientifique qui fait de leurs exhibitions des divertissements éducatifs et respectables. Cela s'inscrit dans une volonté d'attirer un autre public dans de nouveaux lieux d'exhibitions, mais surtout cela traduit l'intérêt des victoriens pour la rationalité et sa place dans leur idéal de société. Par ailleurs, la dimension scientifique des présentations permet aussi de souligner ce que ces individus, et donc les groupes qui partagent leurs caractéristiques, ont de différents du public qui les observe. Ce sont ces différences qui continuent à placer ces individus en marge de la société où ils sont présentés, permettant ainsi de pouvoir les considérer comme des freaks.

1.4 Conclusion

Les Aztèques, Chang et Krao ne sont que quatre exemples parmi les nombreux individus qui ont été présentés comme des freaks dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Cependant, la manière dont ils sont décrits fait particulièrement écho aux valeurs promulguées par la société dans laquelle ils sont exhibés. Ces valeurs sont notamment la différenciation des genres, leurs caractéristiques et leurs rôles distincts, puis ensuite la valorisation du mariage et de la famille. Elles ne reflètent certes pas une vision partagée par tous, mais bien une vision idéalisée de ce que la société devrait être selon le public visé par ces présentations. Un public, d'ailleurs, principalement composé par des membres de la « middle class » urbaine.

Correspondre à ses valeurs permet aux freaks d'aspirer à une certaine respectabilité qui, en retour, rend le fait d'assister à leur représentation tout aussi respectable. Cette idée est aussi affirmée par l'insistance mise sur les qualités du public assistant aux représentations. Cependant, l'honorabilité ne s'atteint pas seulement en respectant des valeurs, mais aussi en aspirant à un progrès individuel qui permettrait éventuellement à la société elle-même d'avancer. Finalement, ces présentations sont aussi respectables, car elles sont éducatives. Dans cette logique de développement personnel, les divertissements rationnels sont mis de l'avant. Les freaks n'échappent pas à cette logique et la publicité insiste sur l'intérêt scientifique qu'ils représentent. D'abord, à travers la précision des descriptions, mais plus encore en martelant que ces individus ne sont pas de simples curiosités de la nature. Ils sont des exemples, des représentants d'un peuple, d'un groupe, d'une famille qui partagent avec eux les caractéristiques qui les rendent marginaux aux yeux des Victoriens.

La volonté d'intégrer les freaks au discours idéalisé sur la société victorienne est manifeste et donc les valeurs promulguées peuvent être identifiées. Le cas des freaks culturels devient particulièrement intéressant, car étant les représentants de cultures différentes, ils peuvent aussi servir à aborder les valeurs associées à la civilisation.

CHAPITRE II

FREAKS ET CIVILISATION

Les freaks peuvent être classés en deux catégories : corporelle et culturelle. Ce travail a choisi de spécifiquement se concentrer sur cette dernière. Car, même si les freaks corporels peuvent servir aussi à souligner les valeurs de la société dans laquelle ils sont présentés, les freaks culturels permettent de pousser l'analyse à un autre niveau. En effet, les freaks culturels, en plus d'être des individus particuliers souvent différents physiquement, sont aussi le reflet de cultures étrangères. De la même façon qu'ils reflètent les préoccupations d'une société, les freaks culturels permettent aussi de souligner la vision que cette société a des autres. Le premier chapitre de ce travail a permis de voir de quelle façon l'image des freaks est construite pour en faire des individus potentiellement respectables. Ce chapitre se concentrera plutôt sur la façon dont les trois exemples choisis dans le cadre de ce travail illustrent la vision qu'avaient les Britanniques d'autres cultures et comment la distinction entre freaks et Britanniques demeure. Cependant, de la même façon que les promoteurs tentaient de présenter le freak comme un individu malgré tout respectable, le freak devient aussi une manifestation de la possibilité de « civiliser » sa culture.

Le concept de civilisation est en lui-même complexe et difficile à définir car il peut avoir plusieurs sens. Il peut généralement faire référence à différentes sociétés et à

leur degré d'avancement les unes par rapport aux autres.[167] Dans le contexte britannique du XIX^{ème} siècle, c'est un terme qui sert souvent à différencier et classifier différents groupes humains par rapport à la société britannique. Cette dernière représentant un exemple de grande civilisation. La civilisation fait aussi référence à un processus par lequel sont passés ces groupes devenus civilisés. Ce « processus de civilisation » se traduit par la dissociation de l'humain et de son animalité. En effet, la notion même de civilisation traduit, selon Norbert Elias, une intériorisation des pulsions et des émotions.[168] Il existe alors plusieurs niveaux de civilisations. Plus un groupe se dissocie de l'animalité, plus il est « civilisé ». L'idée de civilisation dans le contexte de ce travail fait aussi référence à la volonté d'apporter la civilisation à des sociétés « inférieures », ce que les puissances impériales[169] ont fréquemment traduit aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles par l'expression « mission civilisatrice ». Cette idée a été mobilisée entre autre pour justifier le maintien et l'expansion de l'empire britannique. La « mission civilisatrice » traduit une volonté de répliquer un modèle de civilisation supérieur, dans ce cas le modèle britannique, à travers le monde. La mission civilisatrice consiste à apporter un progrès matériel et moral à un peuple étranger.[170] Donc, en étudiant la vision que les Britanniques ont des civilisations étrangères, il est possible, en contrepoint, de se faire une idée de la vision qu'ils avaient de leur propre civilisation. La façon dont sont présentés les freaks culturels permet de voir comment sont perçues certaines civilisations étrangères. Donc, à travers le même processus utilisé dans le chapitre précédent, ils permettent de souligner certains aspects constitutifs de l'idéal de civilisation britannique.

---

[167] Jean Cazeneuve, « CIVILISATION », dans *Encyclopædia Universalis,* consulté le 28 juin 2017. <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/civilisation/>
[168] Nathalie Heinich, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, Éditions La Découverte, 2002, p. 6-7.
[169] Michael Mann, « 'Torchbearers Upon the Path of Progress': Britain's Ideology of a 'Moral and Material Progress' in India » dans *Colonialism as Civilizing Mission*, Harald Fischer-Tine and Michael Mann (dir.), Londres, Anthem Press, 2004, p. 4.
[170] *Ibid.*, p. 5.

Les exemples choisis pour ce travail permettent en particulier d'aborder trois éléments concrets servant à définir différents niveaux de civilisations : le langage, l'habillement et la religion. Le langage avant tout comme indicateur de l'intelligence d'un individu, et donc de sa capacité à se civiliser. Le langage sert aussi comme marqueur du niveau de civilisation d'un groupe. L'habillement servant plutôt à distinguer de façon concrète et matérielle différentes cultures tout en contribuant à affirmer la supériorité européenne. La religion comme le marqueur moral de la civilisation.

2.1 Langage

La langue est un élément essentiel à la construction et à la propagation d'un modèle de civilisation. Il s'agit d'abord d'un outil de communication permettant un échange. Plus encore, le langage est un moyen de véhiculer le cadre conceptuel d'un groupe d'individus, sa culture. Un langage unique contribue à créer une identité commune au sein d'un groupe, mais aussi à différencier ce groupe des autres. Par exemple les colons et les colonisées. Cet exemple est entre autre souligné dans le livre de James Joseph Errington, *Linguistics in a Colonial World*, où il est en plus question de la façon dont des intellectuels tentent de montrer comment le langage des « Autres » peut se rapprocher du leur.[171] Ce qui renvoie à la volonté d'intégrer « l'Autre » à la société « civilisé ». Cette démonstration se fait principalement par l'introduction d'un alphabet occidental, là où une langue ne possédait pas de véritable forme écrite. C'est ainsi que les Européens, principalement des missionnaires, s'approprient le langage étranger.[172] Cependant, tout en pouvant servir d'outil d'intégration, le langage continue à former cette division entre le « Nous », considéré comme plus avancé, et l'« Autre ». Dans le contexte de l'empire britannique, le langage devient un

---

[171] James Joseph Errington, *Linguistics in a Colonial World: A Story of Language, Meaning, and Power*, Oxford, Blackwell, 2008, p.5.
[172] *Ibid,* p.15-16.

outil visant à « civiliser » l'Autre. L'idée de se servir du langage dans le cadre d'un empire n'est pas récente. Il en est par exemple question dans le prologue de la *Gramàtica de la lengua castellana* d'Antonio de Nebrija de 1492.[173] L'emploi du langage comme outil de colonisation est par exemple abordé dans le livre du professeur de langue Christian Lagarde sur la sociolinguistique. Il y est entre autre question de la façon dont les élites métisses dans les colonies sud-américaines s'étaient formées essentiellement en séparant ceux qui parlaient la langue du conquérant de ceux qui ne la parlaient pas.[174]

Il a déjà été question quelques fois dans le chapitre précédent de la question de la langue car elle revient fréquemment dans différents articles. Sa forte présence marque son importance indéniable. La possession du langage permet dans un premier temps de différencier l'Homme de l'animal, mais aussi le « sauvage » du « civilisé ». Cependant, le fait de posséder une forme de langage ne fait pas d'un individu quelqu'un de civilisé. Certains langages sont plus « nobles » que d'autres. En revanche, comme le fait de connaître une langue, même considérée comme inférieure, marque une certaine forme d'intelligence, cet individu a donc la possibilité de devenir quelqu'un de civilisé. C'est-à-dire que cet individu a la capacité d'apprendre et donc d'être éduqué. L'objectif ultime de l'éducation étant évidemment de faire d'un l'individu un être civilisé. Les exemples de ce travail permettent de repérer trois façons d'associer niveau de langage et degré de civilisation. D'abord, l'absence totale de langage ou sa forme très primitive sont associées à l'animalité des individus. Ensuite, la capacité d'apprentissage d'un individu comme manifestation de son progrès vers la civilisation. Finalement, dans le contexte de l'empire britannique, le fait d'être vraiment civilisé sous-entend de parler anglais. L'anglais est donc la langue

---

[173] Nebrija commence dès les premières lignes par expliquer que ses réflexions sur le passé l'ont conduit à la conclusion « siempre la lengua fue compañera del imperio », c'est-à-dire que la langue a toujours accompagné l'empire. Il parle plutôt ici de l'empire romain, mais cette idée sera employée par les espagnols dans les années suivantes lors de leur établissement en Amérique du Sud pour tenter de construire un empire uni. *Cf.* Antonio de Nebrija, *Prólogo a la gramàtica de la lengua castellana*, Salamanca, 1492, par *Biblioteca virtual universal*, 2003, < www.biblioteca.org.ar/libros/1285.pdf >

[174] Christian Lagarde, *Identité, langue et nation*, Canet, Trabucaire, 2008, p. 88.

du modèle de civilisation britannique et reflète les valeurs promues par ce dernier. Ces différents niveaux de maîtrise du langage reflètent donc différents niveaux de civilisations, toujours évidemment selon la perspective de ceux pensant promouvoir le « modèle idéal » de civilisation (qui est aussi un modèle de domination).

2.1.1 Absence de langage et langage primitif

L'absence totale d'un langage structuré au sein d'un groupe est la marque d'une absence de civilisation. Plus encore, il s'agit du reflet de la primitivité, du faible niveau d'intelligence des membres de ce groupe, voir-même de leur animalité. Cependant, la présence, même primitive, d'une forme de langage est un signe minimal d'intelligence. Le langage est donc un élément indissociable de la notion même d'humanité et donc de l'existence possible d'une forme de civilisation.

Le meilleur exemple de cette association entre absence de langage et absence de civilisation se trouve surtout dans le récit de la capture de Krao. Tout au long de ce récit, différents explorateurs mandatés par Farini rencontrent plusieurs groupes « primitifs » dans leur quête du chaînon manquant. Ces groupes partagent un certain nombre de caractéristiques communes dont le fait qu'il n'est jamais question d'une forme de langage entre eux. Le récit prend pourtant soin de bien décrire leur apparence et leur mode de vie[175], mais il n'est jamais fait mention du langage. C'est par exemple le cas de la famille de Maphoon, une femme à la pilosité abondante faisant partie de la cour du roi de Burmah. Cette famille, composée de la mère, de son fils et sa fille, est décrite physiquement avec de nombreux détails. Ce qui est intéressant dans la description de Maphoon est la façon dont l'insistance est mise sur son animalité. Par exemple, la première caractéristique qui est associée à Maphoon est la similitude entre sa tête et celle d'un chien.[176] Cette famille voit ses

[175] « Farini's Wonder of Wonders », *Evanion 2474*, British Library, 1883. p. 5 et p. 7.
[176] *Ibid.*, p. 5.

caractéristiques animales accentuées par le fait qu'elle est littéralement retenue en captivité par un roi lui-même considéré comme barbare[177]. Cette animalité peut être vue comme une justification de l'absence de langage, ou, inversement, l'absence de langage comme un indice de l'animalité. L'animalité et la barbarie sont aussi des éléments qui reviennent dans la description d'un autre groupe. L'explorateur envoyé par Farini mène son enquête avant son expédition en lisant les témoignages d'autres aventuriers qui rapportent avoir croisé à plusieurs reprises un groupe d'hommes-singes. Le pamphlet relatant la capture de Krao les décrit comme : « [...]living in a state that was as low and as bestial as the beasts of the field. »[178]. Il est aussi question de leurs habitudes de vie, du fait qu'ils vivent dans des nids au sommet des arbres à la manière de certains singes. Pourtant, il n'est aucunement question de leur capacité à communiquer. Encore une fois, l'absence de langage est donc associée à l'animalité du groupe. Déterminer si ces groupes ont réellement possédé une forme de langage qui n'a peut-être pas pu être reconnue par les explorateurs n'entre pas dans le cadre de ce travail. En revanche, le fait même qu'un élément, qui est pourtant particulièrement important dans les présentations des freaks, ne soit aucunement mentionné dans ces récits est en soi intéressant. Cette omission est de plus renforcée par le fait qu'il est question de l'existence d'une forme de langage dans la famille de Krao.

Le récit de Krao permet en effet aussi de discerner l'existence de langages considérés comme primitifs. Le cas de la famille de Krao est l'exemple le plus clair dans ce récit. Suite à la capture de ces individus, l'explorateur fait état de la façon dont ils communiquent entre eux dans un langage indéchiffrable.[179] Le fait qu'on leur attribue la capacité de parler met d'abord l'emphase sur une certaine forme d'intelligence les rendant plus « humains » qu'« animaux ». Le côté humain de la famille est aussi amplifié par la façon dont, suite à leur capture, ces trois individus ont presque aussitôt

---

[177] *Ibid.*, p. 5.
[178] *Ibid.*, p.7.
[179] *Ibid.*, p. 11.

adopté une attitude « tame »[180] et pacifique, contrairement aux autres individus rencontrés précédemment et présentés comme plus sauvages. Il est par contre intéressant de noter que l'utilisation du terme « tame » fait cependant encore référence à leur côté animal, au fait qu'ils ne sont pas entièrement humains. Le langage dans la famille de Krao permet de saisir toute l'importance de ce concept pour les Britanniques. En effet, il n'est pas simplement question ici de prononcer des sons paraissant avoir une certaine signification, mais aussi de la façon dont le langage structure l'identité d'un individu. Cette idée est renforcée immédiatement par une anecdote relatant l'origine du nom donné à Krao. Le récit affirme que ce nom semble être employé par les parents eux-mêmes. En effet, il est raconté que lorsque Krao s'éloigne de ses parents, ces derniers émettent une plainte, dont le son ressemble à « Krao », auquel l'enfant parait répondre.[181] Le langage permet donc ici de distinguer la famille de Krao des autres groupes dont il est question, mais aussi à caractériser les individus. En attribuant ce qui semble être un nom à l'un de ses membres, la famille fait preuve d'une intelligence suffisamment avancée pour accorder une identité propre aux individus de son groupe. Du moins, c'est la vision que les « civilisés » semblent avoir de cet événement. La famille de Krao paraît dès lors présenter plus de caractéristiques humaines que les autres groupes précédemment rencontrés lors de diverses expéditions. L'emphase mise sur le langage de ce groupe particulier montre bien, en quelques lignes à peine, à quel point le langage est un élément essentiel à l'épanouissement d'une civilisation, car il permet de créer des liens entre les individus, de partager des conceptions communes et aussi de reconnaître à un individu une nature qui lui est propre, une identité.

L'intelligence, à travers le langage, associée à Krao et sa famille ne s'arrête pas là. Rapidement, au-delà de l'existence d'un langage qui lui est propre, la capacité de ce groupe à comprendre et apprendre une autre langue est mise de l'avant. Le langage,

---

[180] *Ibid.*, p. 11.
[181] *Ibid.*, p. 11.

dans son absence, est donc la marque d'une primitivité, d'un côté animal plus prononcé alors que la présence d'un langage, même jugé très primitif, suffit déjà à différencier les niveaux d'intelligence entre les groupes. La famille de Krao par exemple est présentée comme plus humaine que celle de Maphoon. Dans la logique de la mission civilisatrice, soit d'élever des individus vers un niveau de civilisation « supérieur », le langage est une marque de la capacité de ces individus à s'élever. L'absence de langage peut aussi être associée à l'enfance. Cette association met plutôt l'accent sur la capacité d'apprentissage d'un individu.

2.1.2 Capacité d'apprentissage

Un individu ayant grandi dans un groupe où le langage est primitif ou absent peut cependant aspirer à atteindre un niveau plus élevé de civilisation. Si cet individu est plus humain qu'animal, alors il est doté d'une certaine intelligence qui lui permet de s'améliorer, d'apprendre. En effet, un autre élément mis de l'avant à propos du langage est la volonté de ces différents freaks d'apprendre différentes langues. Cette capacité d'apprentissage devient aussi un indicateur de l'intelligence de l'individu, une intelligence permettant de séparer entre autre l'Homme de l'animal, mais surtout d'aspirer à faire du « primitif » un individu « civilisé » et il en va de même pour un groupe.

Le cas de Chang est ici bien intéressant, car contrairement aux Aztèques et à Krao, il est présenté comme possédant un langage reconnu. Pourtant, le simple fait d'utiliser un « véritable » langage ne fait pas encore de lui quelqu'un de civilisé. Les présentations de Chang insistent sur le fait qu'il connaît d'autres langues que sa langue natale car il est spécifié à quelques reprises qu'il converse avec son public. L'apprentissage de l'anglais semble aussi être le symbole de la différence culturelle importante entre l'orient et l'occident. Il n'est pas directement question de la façon dont Chang aurait appris l'anglais, mais à plusieurs reprises les journalistes insistent

sur le fait que dans son pays d'origine, Chang était un individu particulièrement éduqué[182], ce qui pourrait expliquer sa connaissance de l'anglais. L'idée de cette éducation est renforcée dans un article paru à l'occasion de son second passage en Angleterre en 1883 qui fait état de sa capacité à parler l'anglais en plus de trois ou quatre autres langues sans les mentionner explicitement.[183] Dans tous les cas, sa capacité à apprendre différentes langues est associée à son intelligence, un signe qui parait important à souligner, compte tenu de ce qui est généralement avancé à propos des géants. En effet, les géants semblent être considérés comme des individus à l'esprit plutôt lent et inintéressant à l'opposé des nains, comme le souligne un article traitant de l'arrivée de Chang.[184] Chang, contrairement aux cas qui vont suivre, possédait son propre langage reconnu qui signalait déjà une certaine intelligence. Cependant, son intelligence, et donc sa capacité à être civilisé à la britannique, est renforcée par la mention du fait qu'il connait aussi d'autres langues dont l'anglais. L'anglais est soit clairement mentionné, soit sous-entendu lorsqu'il est question des moments où il s'adresse à son public.

Contrairement à Chang, les Aztèques ne se voient pas attribuer de langage. Selon le récit de leurs origines, ayant été découverts au milieu de la jungle en Amérique, les Aztèques ne parlaient évidemment pas anglais. Cependant, par la suite, de nombreux articles font état de leur progression dans l'apprentissage de l'anglais même s'ils ne semblent pas tous d'accord à ce sujet. D'abord, un article mentionne qu'ils ne parlent que quelques mots d'anglais.[185] Ce même article établit alors qu'ils auraient le même niveau mental que de jeunes enfants. Cette association persistante à l'enfance postule déjà une capacité à grandir et apprendre. Il faut ici rappeler que le passage de l'enfance à l'âge adulte peut aussi être perçu comme un processus de civilisation à

---

[182] « A Chinese Giant », *London Evening Standard*, jeudi 07 septembre 1865.
[183] « Picadilly Hall », *Morning Post*, jeudi 04 janvier 1883.
[184] « Echoes of the Week », *Illustrated London News,* samedi 25 mars 1865.
[185] « Marriage of the Aztecs », *London Evening Standard*, mardi 08 janvier 1867.

part entière.[186] Ensuite, un autre article mentionne qu'ils arrivent à avoir des conversations en anglais, ce qui est surtout appuyé dans le récit de la façon dont ils reçoivent des visiteurs après leur mariage[187]. Ces deux articles sont pourtant parus à quelques jours d'intervalles seulement. Encore une fois, la réalité factuelle n'est pas ici ce qui intéresse ce travail. Le fait demeure que dans ces deux articles, il est question du fait que les Aztèques apprennent l'anglais. Cet apprentissage est alors directement associé au niveau d'intelligence des Aztèques qui est le sujet de quelques commentaires. Il est surtout intéressant de noter que le langage semble dans leur cas directement associé à la question de leur âge. En effet, le premier article qui ne fait état que de leur capacité limitée à parler anglais en est un qui annonce leur mariage prochain alors que le second relate le déroulement de ce mariage. Le mariage devient ici le point central de la transition des Aztèques, comme il en a déjà été question précédemment, de l'enfance à l'âge adulte. Du point de vue du langage, ces deux articles montrent comment cet élément représente une étape vers la civilisation. L'apprentissage du langage est en soi une marque d'intelligence et en devenant « adulte », les Aztèques ont plus de facilité à apprendre, ce qui sous-entend un progrès de leur intelligence. Les Aztèques ne sont évidemment pas les seuls pour qui l'apprentissage de l'anglais est important.

Le cas de Krao est particulièrement intéressant puisque, comme les Aztèques à l'origine, elle est présentée comme une enfant et que la notion d'apprentissage revient fréquemment dans ses présentations. L'insistance est d'abord mise sur le rôle du langage dans la différenciation entre l'animal et l'humain. Il est clairement stipulé que : « the intonation of voice and the articulation of such words as have been taught to it being quite human »[188]. Il est ici clairement souligné que la capacité à parler de Krao est directement associée à son côté humain. Toutefois, l'emploi du pronom « it » pour la désigner atténue aussitôt sa dimension humaine. Il est ensuite question

[186] Nathalie Heinich, *Op. cit.*, p. 7.
[187] « Marriage of the Aztecs », *Illustrated Police News*, samedi 12 janvier 1867.
[188] « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.

de la capacité de Krao à parler anglais, ou du moins à comprendre et prononcer quelques mots.[189] Le récit de la capture de Krao ne faisant pas état de sa capacité à parler anglais, il est donc facile de supposer qu'elle a dû apprendre depuis. L'idée de sa capacité à apprendre est renforcée par ce même récit qui fait état de la facilité avec laquelle ses parents ont appris quelques mots de malais suite à leur capture.[190] Dans les deux cas, Krao à Londres et ses parents suite à leur capture, le fait d'apprendre une langue est directement associé à l'idée d'une intelligence permettant de différencier ces individus des animaux. Chez Krao, la question de l'apprentissage de l'anglais paraît indissociable de son intelligence et sert bien souvent à apporter la preuve de cette intelligence.

> « The human intelligence is shown not only by clear speech [...], but by the readiness with which it learns the meaning and application of words. [...] It also said "Good-bye" in excellent English, on the departure of the company. » « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.

Ce court extrait reflète bien ce qui se retrouve dans plusieurs autres articles traitant de Krao. D'abord, il est, comme mentionné précédemment, question de l'association entre la parole, le langage et l'intelligence humaine. Cependant, il est intéressant de noter que l'extrait continue pourtant à désigner Krao par le pronom « it », pour souligner le fait qu'elle n'est pas pour autant complètement humaine. Le langage a donc ses limites dans la définition de ce qui est ou n'est pas civilisé. Indicateur de l'intelligence et donc de la capacité à être éduqué ou élevé, l'apprentissage d'une langue est un indice permettant de définir qui a le potentiel d'être civilisé, qui peut aspirer à recevoir avec succès le modèle britannique.

Finalement, comme il a pu être constaté ici, la capacité d'apprendre se réduit pour l'essentiel à une seule et même langue, l'anglais. Ce qui n'est évidemment pas surprenant dans le contexte de l'Angleterre. Chez Chang, l'anglais est la seule langue

---

[189] « Mr. Farini and "The Missing Link" », *London Daily News*, lundi 01 janvier 1883.
[190] *Op.cit.*, *Evanion* 2474, p. 11.

mentionnée explicitement. Chez les Aztèques et Krao, l'anglais est apparemment la seule langue qu'ils apprennent et elle est associée au passage de l'enfance à l'âge adulte chez les premiers et à une affirmation de l'humanité chez Krao. L'anglais est donc un outil indéniable dans la réplication du modèle de civilisation britannique dans le monde.

2.1.3 Une langue civilisée, l'anglais

L'anglais est la langue mise de l'avant dans la présentation de ces quatre freaks culturels. Ce détail n'est évidemment pas anodin, car l'anglais est un élément non négligeable du modèle de civilisation britannique. L'anglais est le véhicule d'une culture. La langue est alors non seulement le marqueur d'une intelligence certaine, mais plus encore le symbole d'une éducation. La capacité d'un individu d'être éduqué le place sur la bonne voie afin de devenir civilisé. L'anglais doit être plutôt vu ici comme une manifestation de la culture britannique et de ses valeurs. Les différents exemples de ce travail montrent d'ailleurs de quelle façon l'anglais paraît systématiquement associé à des valeurs « positives », reflets de la civilisation britannique. En plus d'être associé à ces valeurs, le fait de parler anglais souligne aussi la maturité de certains individus.

L'anglais est associé dans les différents articles de présentations des freaks culturels à des valeurs dont il a été question précédemment. Chez les Aztèques, l'apprentissage de l'anglais est associé à la maturité. Comme il a été vu précédemment, le gain de maturité peut aussi faire référence au processus de civilisation. Le cas des Aztèques n'est pas le seul où la maîtrise de l'anglais rend compte d'un certain niveau d'intelligence. C'est, par exemple, une association aussi présente dans le cas de Krao.[191] Chez Krao, élément intéressant, certaines paroles sont rapportées et elles ne

[191] « Notes of Latest News », *Lloyd's Weekly Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882; « The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.

sont pas anodines. Dans un premier temps, les paroles sont celles de la jeune fille s'adressant à Farini et lui disant : « Look, papa! »[192], lorsqu'elle reconnaît une femme étant déjà venue la voir parmi les visiteurs. L'emploi du mot « papa » fait référence au fait que Krao aurait été adoptée par Farini ; il renvoie aussi à la valorisation de la famille dans l'Angleterre victorienne. Finalement, l'anglais est aussi associé à la sociabilité. Dans le même exemple, Krao est enthousiaste face à son public et dit même au revoir aux visiteurs à la fin de la représentation. Elle manifeste donc en parlant anglais un intérêt pour les échanges avec autrui. Chang aussi semble mettre de l'avant l'idée du lien entre l'anglais et la sociabilité. Il est par exemple relaté qu'il répond aux questions des visiteurs et est très poli dans ses échanges avec le public.[193] La présentation de Chang insiste sur sa capacité à valoriser les contacts et les interactions sociales à travers le fait qu'il parle anglais. Ici, le fait qu'il s'adresse à son public est une action de sociabilité appuyée par sa capacité à parler anglais. La sociabilité de Chang occupe une place importante dans sa présentation. Elle s'exprime encore par d'autres voies, comme par exemple la présence d'un groupe autour de Chang et le fait qu'il donne parfois des bouts de papier avec sa signature en chinois aux visiteurs. De plus, le cas des Chang permet de constater comment l'anglais est présentée comme un langage rationnel en le comparant au chinois. Comme on le voit dans un article racontant comment Chang a décidé de venir en Occident, la langue anglaise est employée pour afficher des éléments beaucoup moins abstraits, en étant nettement moins imagé et plus pragmatiques, en faisant d'avantage allusion à l'idée d'une transaction commerciale. Cet aspect est renforcé en premier lieu par la façon très imagée que Chang a de percevoir et décrire des situations pourtant anodines. Il est par exemple question de sa rencontre avec un agent britannique pour organiser son voyage et ses présentations. Cet article présente d'abord la vision de Chang :

---

[192] *Ibid.*

[193]« Something Like a Giant », *London Evening Standard*, lundi 6 mars 1865.

> « Chang found, to quote his narrative in the touching simplicity of the original, that the "face was kind." In a little time he further learned, "with great joy"-we quite believe it- "that his hand was open and his heart was good." Here was the balm in Gilead to bind up the broken heart of poor Chang. What all the philosophy of Confucius had failed to accomplish was effected instanter as soon as he discovered that the white faces promised not only good hearts but open hands. » « The Chinese Giant », *Illustrated Times*, samedi 30 septembre 1865.[194]

La façon très imagée, presque caricaturale, avec laquelle s'exprime Chang est associée directement à l'Asie à travers la mention par exemple de Confucius. Il est cependant important de noter que ces paroles sont rapportées dans un article. Il n'y a pas de moyen de savoir s'il s'agit des véritables mots employés par Chang. Il est même envisageable de considérer toute cette scène comme une fabulation du promoteur de Chang pour construire une image « exotique » du géant en insistant sur le fait qu'il vient d'Asie. Le cœur de Chang est décrit comme brisé car il est rapporté que sa sœur, à laquelle il était attaché, était décédée avant sa rencontre avec des promoteurs occidentaux. Il décrit de plus comment en Chine il n'a pas pu trouver de moyen de se consoler. La façon dont il décrit les hommes blancs sous-entend que les Chinois ne se sont pas montrés suffisamment chaleureux avec lui pour le consoler. Il attribue alors des intentions louables aux hommes blancs venus le rencontrer. Il les décrit comme ayant un bon cœur et était accueillant. Il n'est ici aucunement question d'une quelconque entente commerciale entre Chang et les occidentaux. Le vocabulaire employé fait presque référence à une amitié, à la charité des occidentaux face au géant. Cette version est tout de suite comparée à la vision nettement plus terre à terre et simplement commerciale des Britanniques :

> « Stripped of the beautiful allegory in which Chang has enveloped the transaction, the plain English of it is that a bargain was concluded between Chang and an English agent, and the former consented for a

---

[194] Ces mots ressemblent aussi à ceux se retrouvant dans l'autobiographie de Chang où il parle des européens qu'il a rencontrés en ces termes : « I found that their hearts were good and their hands open I determined to see a country which could produce such men. » *Chang Woo Gow the Tall Man of Fychow his Life and History of his Travels*, autobiographie, 1869, Bibliothèque Nationale d'Australie, p. 4.

> consideration to be made a show of. » « The Chinese Giant », *Illustrated Times*, samedi 30 septembre 1865.

En plaçant ici deux versions d'un même récit, cet article montre dans un premier temps comment le langage en lui-même véhicule les valeurs d'une culture. La description du point de vue de géant chinois est ici plus allégorique et philosophique alors que la version associée à l'anglais souligne le strict rapport commercial de l'accord. Les termes « transaction » et « bargain » font directement référence au commerce, ce qui souligne évidemment l'importance du commerce dans l'idéologie de la classe moyenne britannique. De plus, la version britannique de cet événement rapporte aussi le fait que l'entente stipule que Chang est payé pour ses représentations, appuyant ainsi le fait qu'il s'agit d'un travail. L'anglais sert donc d'indicateur de l'intelligence des individus, mais aussi à montrer les valeurs britanniques typiques de la middle class comme la valorisation du commerce, mettant ainsi de l'avant l'importance de l'anglais dans l'idée d'un modèle de civilisation.

Somme toute, le langage est un élément essentiel à la transmission d'une culture et de concepts propres à cette dernière. Dans le cadre de l'empire britannique, la maîtrise de l'anglais devient donc synonyme de progrès et de respectabilité. En apprenant l'anglais, les Aztèques quittent l'enfance innocente et deviennent des adultes intelligents capables de vivre selon les valeurs promulguées par la société. Krao, de son côté, s'éloigne de sa part animale pour être davantage considérée comme une enfant humaine et civilisée. Chang finalement marque plutôt, à travers sa connaissance du chinois, sa langue natale, et de l'anglais, la différence entre les deux cultures et l'association entre l'anglais et l'individu correctement éduqué.

2.2 Habillement

Si le langage est un élément permettant de transmettre des valeurs et un cadre conceptuel, les vêtements sont une manifestation physique de la civilisation. Le

vêtement permet de distinguer la différence au premier coup d'œil. C'est un marqueur non seulement des rangs sociaux au sein d'une même société, mais aussi des différences culturelles entre les civilisations. Dans le contexte de l'impérialisme, le vêtement devient aussi un moyen de « civiliser » un individu étranger et de manifester sa supériorité sociale.[195] En étudiant les trois cas de ce travail, il a été possible de souligner trois états vestimentaires distincts. Ces états traduisent en eux-mêmes un processus de civilisation. L'habillement devient alors un indicateur important pour déterminer les différents niveaux de civilisation pouvant être atteints par un individu. Il y a d'abord l'absence totale de vêtement qui est associée à l'animalité et la primitivité en plus de mettre l'accent sur une absence de morale. Ensuite, les vêtements étrangers sont aussi presque considérés comme des costumes parfois loufoques permettant de se distinguer des autres. Le vêtement devient alors un élément permettant d'afficher concrètement l'appartenance à une culture. Finalement, les vêtements européens sont synonymes de progrès, de respectabilité et de civilité.

2.2.1 La nudité primitive

De la même façon que l'absence de langage était le marqueur d'une primitivité et d'un possible manque d'intelligence, la nudité est en elle-même un élément important dans la façon dont sont perçues d'autres populations. L'absence de vêtements est toute aussi parlante que les descriptions de différents costumes. Évidemment, la nudité publique n'est pas acceptée dans une société « civilisée », à la britannique. Elle est donc le symbole d'une société primitive et désorganisée où la moralité est souvent absente. La nudité est aussi une manifestation physique frappante de l'animalité des individus. C'est principalement à travers l'exemple de Krao que cet aspect est le plus présent.

---

[195] Christopher Alan Bayly, *La naissance du monde moderne*, traduction par Michel Cordillot, Paris, Les éditions de l'Atelier, 2007, p. 36.

L'association entre nudité et primitivité est particulièrement présente dans le récit relatant la capture de Krao. Ce récit fait d'abord état de l'existence à travers le monde, plus particulièrement dans diverses régions d'Asie, de différentes « races » d'humains primitifs pouvant être considérés comme le chaînon manquant de la théorie darwinienne.[196] Ces différentes « espèces humaines » partagent par contre un trait commun dont il est fréquemment question dans les descriptions des explorateurs : la nudité. Par exemple, le fait que ces individus issus de divers groupes sont entièrement nus revient à trois reprises en quelques lignes dans le second chapitre du pamphlet servant à présenter Krao. Il est alors précisé qu'ils sont « entirely » ou « completely naked ».[197] L'emploi de ces adverbes pour accentuer l'idée de la nudité montre bien comment cette caractéristique est parlante aux yeux des « civilisés ». L'insistance sur cet aspect démontre que la nudité est un élément important dans la différenciation entre le « civilisé » et «l'Autre ». Plus encore, cette nudité est directement associée à l'animalité de ces individus. L'association se fait concrètement dans le texte qui n'hésite pas à décrire directement ces individus comme des « bêtes », mais aussi indirectement, en traitant plutôt de leur mode de vie.[198] Il est entre autre question de leur agressivité, mais aussi de la façon dont ils vivent dans de véritables nids parmi les arbres, comparant leur comportement à celui des singes. Cette association entre nudité, animalité et primitivité est même mise de l'avant par un récit des origines rapporté dans ce pamphlet pour expliquer l'existence de ces individus formant une race à part. Cette légende fait remonter la naissance de ces tribus à un passé quasi-biblique où certains enfants du premier homme, chassés du paradis, auraient refusé de se vêtir avec des peaux d'animaux. Pour les punir, ils auraient été séparés du reste de leur famille et leurs corps se seraient couverts de poils comme les animaux.[199] Le refus de porter des vêtements est donc ici considéré comme une faute, qui conduit à l'isolement, mais surtout marque une infériorité, dans

[196] *Op. cit., Evanion* 2474, p. 7.
[197] *Ibid*, p. 7.
[198] *Ibid.*, p. 7.
[199] *Ibid.*, p. 9.

cette vision où l'absence d'habillement a pour conséquence la séparation de la « race » humaine et l'association à l'animalité.

L'association entre Krao et la nudité va aussi plus loin que la simple animalité, il est possible de la voir aussi comme une référence à la sexualité. Si le récit de la capture de Krao est rempli de descriptions de la nudité des différents groupes d'hommes-singes, il n'y est pas directement question de la sexualité. Pourtant, Krao est directement associée à la question de la sexualité. Cette association est entre autre développée par Nadja Durbach.[200] Elle aborde non seulement la nudité comme un élément contribuant à sexualiser l'image de Krao, mais accorde aussi une importance non négligeable à sa pilosité. Cette pilosité la rapproche certes des animaux, l'animalité pouvant être associée à une sexualité immorale du point de vue britannique, mais selon Durbach, elle contribue aussi à insister sur la puberté de Krao. La pilosité de la jeune fille laisse par conséquent sous-entendre une certaine maturité sexuelle, et ce même si elle est parfois représentée comme étant très jeune. La sexualité, déjà facilement associée à la question de la nudité, est renforcée encore davantage par le fait que Krao est présentée comme le chaînon manquant. En effet, l'idée d'une parenté entre l'Homme et le singe a été la source de nombreuses représentations caricaturales de la sexualité entre l'humain et l'animal.[201] Un détail cependant qui pourrait venir nuancer la vision de Durbach sur la sexualisation de Krao est la façon dont dans la majorité des textes elle n'est pas directement présentée comme étant de sexe féminin, mais plutôt par le pronom neutre « it ». Globalement, la nudité continue donc à renforcer la distinction entre les « primitifs » et les « civilisés » en remettant en question la moralité des premiers en sous-entendant une sexualité divergente par rapport à ce qui devrait être la norme.

---

[200] Nadja Durbach, *Op. cit.*, p. 103-104.
[201] Gowan Dawson, *Op. cit.*

Si les textes offrent des descriptions détaillées de Krao permettant de voir l'importance de la nudité dans sa présentation, il ne faut cependant pas oublier la place importante que l'image occupe dans la présentation des freaks. La nudité est employée pour rappeler les liens entre l'Animal et l'Homme évoqués en présentant Krao comme le chaînon manquant. Sur de nombreuses affiches, elle apparaît nue ou presque. En réalité, sur les photos la présentant comme nue, elle portait fréquemment un costume visant à créer l'illusion de la nudité. [202] Les représentations, bien souvent des gravures car elles devaient être reproduites en grandes quantités sur des pamphlets ou dans des journaux, qui mettent davantage l'emphase sur sa nudité la présentent aussi comme étant très jeune.[203] En effet, lorsque les représentations la montrent comme étant un peu plus âgée, elle est aussi plus vêtue.[204] Le lien entre l'âge et la nudité peut aussi être vu comme un moyen de montrer qu'en grandissant, Krao acquiert des caractéristiques civilisées. Ce lien peut aussi sous-entendre qu'il était davantage toléré de représenter une très jeune enfant nue, Krao est présentée presque comme un bébé sur l'une de ces gravures[205], qu'une adulte. Cependant, même sur des représentations la montrant un peu plus vêtue, elle

Figure 2.1 Représentation de Krao sur une brochure. *Handbill for Krao, the Missing Link, Westminster Aquarium*, 23 mars 1887. The Bodleian Library, University of Oxford, John Johnson Collection, Human Freaks.

[202] Nadja Durbach, *Op.cit.*, p. 104.
[203] « "Krao" the "Missing Link," », *Evanion*, 2523, British Library, 1887.
[204] *Handbill for Krao, the Missing Link, Westminster Aquarium*, 23 mars 1887. The Bodleian Library, University of Oxford, John Johnson Collection, Human Freaks.
[205] *Ibid.*

est tout de même différente. Comme il est possible de le voir sur cette gravure[206] tirée d'un pamphlet publicitaire de 1887 (voir figure 2.1), où elle n'est vêtue que d'un pagne et arbore des bracelets, l'habillement de Krao n'a rien à voir avec un habillement européen. L'arrière-plan met aussi en évidence le fait qu'elle n'est pas européenne en présentant une jungle luxuriante. Cette mise en scène est particulièrement intéressante, car qu'elle représente ou non avec exactitude les vêtements portés par la jeune fille, elle montre la vision populaire d'une « primitive » dont la position debout est davantage humaine qu'animale. Cette position renforce donc, avec ces vêtements, l'idée d'une fillette primitive en marche vers la civilisation.

Cet exemple de Krao permet de souligner qu'entre la nudité et les vêtements « civilisés » à l'européenne, il y a toute une gamme de différents vêtements tout comme il y a différents étrangers. Ces derniers, culturellement différents, ne sont évidemment pas tous considérés comme des primitifs vivants nus dans la jungle. Il y a une conscience des autres cultures et des vêtements qui peuvent leur être associés. Le vêtement devient alors davantage un « costume ». Il est représentatif de la vision très stéréotypée que le public a de différentes cultures, contribuant à cet effet quasi caricatural traçant la frontière entre les Britanniques « civilisés » et les autres.

2.2.2 Les « costumes » étrangers

Si la nudité permet clairement de tracer une marge entre les « primitifs » et la civilisation britannique, il y a aussi tout un dégradé entre ces deux niveaux de civilisation qui se reflète dans l'habillement. La caractéristique commune des freaks employés dans ce travail est leur appartenance à des cultures étrangères. L'emphase mise sur cet aspect de leur nature se remarque physiquement par leur habillement. Ce dernier est représentatif de ces autres cultures, ou du moins de l'image que le public en a. L'exemple du pagne de Krao montre bien comment le vêtement est employé

[206] Marlene Tromp, *Op.cit.*, p. 144.

comme un élément contribuant à mettre l'accent sur l'appartenance du freak à une autre culture.

C'est principalement Chang qui illustre le plus clairement cette volonté d'appuyer l'appartenance à une culture par le vêtement. Beaucoup d'attention est portée à ses vêtements dans les descriptions le concernant. Sur les quelques images se retrouvant dans les journaux, il est aussi toujours présenté dans un habit reflétant une certaine vision de l'Asie. Cette gravure (voir figure 2.2) accompagnant un article de journal est accompagnée d'une courte description qui souligne les aspects importants de la tenue de Chang. Il est dans un premier temps question de son chapeau. Le fait que les trois personnes dessinées ici aient la tête couverte est aussi souligné dans un autre article qui associe directement cette pratique aux coutumes chinoises.[207] Ensuite, sa robe est en soie, une matière évidemment associée à l'Orient. Le collier pourrait sans doute faire référence aux perles de prières bouddhistes, mais il ne s'agit ici que d'une hypothèse car elles sont simplement mentionnées sans être décrites davantage. Les éventails et les chaussures particulières à la semelle blanche sont les éléments qui viennent conclure la description de ses vêtements. Ces différents éléments sont aussi décrits dans d'autres articles[208] qui montrent qu'il s'agissait sans doute de la tenue habituelle qu'il portait lors de ses présentations.

Figure 2.2 Chang, son épouse King-Foo et le nain Chung. *Illustrated London News*, samedi 30 septembre 1865.

[207] « The Fychow Giant at Marlborough House », *London Evening Standard*, mercredi 13 septembre 1865.
[208] « The Fychow Giant », *Kentish Independent*, samedi 09 septembre 1865; « Chang, the Chinese Giant », *London Daily News*, jeudi 07 septembre 1865.

Chang n'est pas le seul à être costumé de la sorte puisque le reste de sa troupe porte aussi des vêtements « chinois », comme il est possible de le voir sur cette image représentant le nain Chung et la femme de Chang. Ce sont d'ailleurs les descriptions de cette dernière qui fournissent un autre détail intéressant associant la culture chinoise à la présentation de Chang. Il s'agit de la taille et de la forme particulière de ses pieds. En effet, ce détail paraît fasciner le public, en particulier le public féminin.[209] Les pieds de King-Foo sont décrits comme « as small and as distorted as the feet of Chinese ladies usually are. »[210]. Cette simple phrase montre bien qu'il s'agit d'un élément associé directement à la femme chinoise. Donc, la manière dont Chang et les membres de sa troupe sont habillés renforce l'image que le public avait de la Chine et de ses habitants. L'exemple de Chang montre clairement comment le vêtement étranger sert à distinguer le public britannique des autres cultures. Les grandes différences vestimentaires illustrent ici celles entre l'Orient et l'Occident, rappelant que même si Chang présente des caractéristiques propres à un être « civilisé », il n'est pas un Britannique et donc pas entièrement civilisé.

Chez les Aztèques aussi l'habillement revêt une importance particulière afin de les distinguer de la civilisation britannique et de montrer leur infériorité. Lors de leur premier passage à Londres, les Aztèques étaient vêtus de manière à mettre de l'avant leur origine, ce qui changea par la suite.[211] Par exemple, sur la gravure ci-contre, tirée de la couverture d'un livret présentant les Aztèques, ils sont représentés dans des habits particuliers.[212] Même en étant de sexes différents, ils sont vêtus de façon quasi-identique. Au-delà des grandes jupes, ce sont surtout les détails qui attirent l'attention. L'abondance de « bijoux » rappelle notamment la présence de ceux-ci dans les représentations se retrouvant sur différents édifices des anciennes

---

[209] « The Chinese Giant », *Illustrated Weekly News*, samedi 30 septembre 1865.
[210] *Ibid.*
[211] « The Aztecs », *Evening Mail*, mercredi 20 février 1867.
[212] *Life of the Living Aztec Children*, pamphlet publicitaire, 1860, Bodleian Library, John Johnson Collection : Human freaks 4 (53).

civilisations sud-américaines.[213] Évidemment, comme Maximo et Bartola sont les derniers représentants de la civilisation aztèque, le public ne peut pas les comparer à d'autres individus de leur « race ». C'est pourquoi sans doute leurs costumes semblent s'inspirer directement des différentes découvertes archéologiques en Amérique du Sud. Cette image, en plus des vêtements particuliers des Aztèques, permet de soulever quelques autres détails. D'abord la présence de l'enfant qui peut contribuer à mettre de l'avant l'image d'une famille, mais peut-être aussi simplement pour donner une certaine échelle de la taille de Maximo et Bartola. Le fait que Maximo tende une fleur à Bartola peut être perçu comme une marque d'affection. Ils ne conserveront pas ces costumes lors de leur second passage à Londres. Cependant, un élément demeure constant dans la façon dont ils sont présentés. Il s'agit de leurs cheveux. Comme le montre l'illustration ci-dessous, tirée d'un pamphlet publicitaire de 1876, l'épaisse chevelure foncée des Aztèques permet de les distinguer facilement des Européens. Il ne s'agit pas de vêtements, mais les cheveux sont un élément essentiel de leur apparence et contribuent à « habiller » ces personnages aux yeux de leur public. Ce que cette illustration permet de constater en plus est que les vêtements occidentaux que portent désormais les Aztèques ne correspondent désormais plus ni à leur origine, ni à leur coiffure. Car si les vêtements peuvent servir à caractériser la culture d'un individu de façon explicite et à montrer

Figure 2.3 Couverture d'un livret publicitaire représentant Maximo et Bartola. *Life of the Living Aztec Children*, pamphlet publicitaire, 1860, Bodleian Library, John Johnson Collection : Human freaks 4 (53).

[213] Ces représentations qui se retrouvent d'ailleurs dans ce même pamphlet. *Ibid.*, p. 9-10.

concrètement qu'il est différent, qu'il n'est pas totalement civilisé, ils peuvent aussi servir à montrer qu'au contraire un individu est civilisé, ou pour le moins entré dans un processus de civilisation.

Dans le cas de Chang et des Aztèques, les vêtements servent à montrer concrètement au public que même s'ils partagent des caractéristiques communes avec eux, ils sont différents. En considérant le modèle britannique comme le plus haut niveau de civilisation, tous ceux qui sont différents sont donc inférieurs d'une façon ou d'une autre. Donc, même en adoptant certaines valeurs propre à cette civilisation, il est important de montrer que Chang, les Aztèques et Krao restent fondamentalement différents. Cependant, les vêtements ne permettent pas seulement de distinguer les cultures étrangères de la culture britannique, mais aussi à affirmer la supériorité de cette dernière.

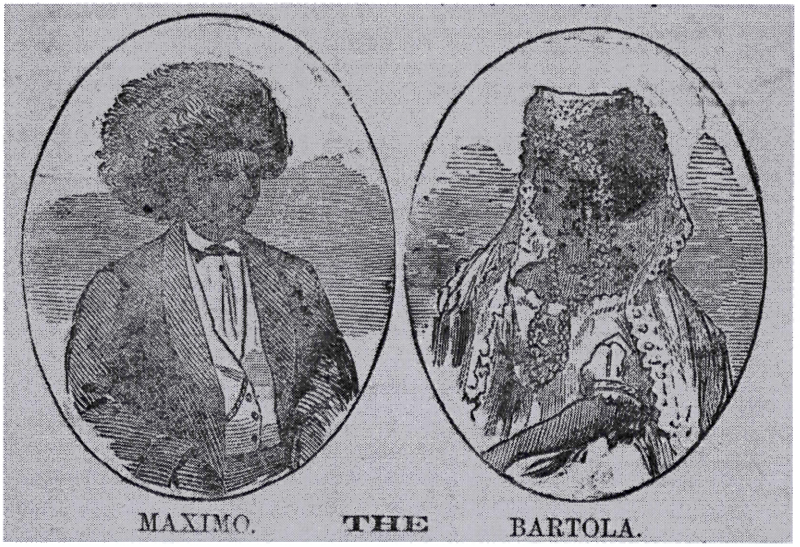

Figure 2.4 Maximo et Bartola, les Aztèques en costumes de mariés. *Evanion 2530*. 1876.

2.2.3 Les vêtements civilisés

Le vêtement est une façon visible de distinguer différentes civilisations. Si certaines façons de s'habiller sont associées à des cultures étrangères, permettant ainsi de les distinguer de la civilisation britannique, celle-ci a aussi une façon de s'affirmer

concrètement avec des vêtements. Comme il a été vu dans la première partie de ce travail, la tendance se dessinant dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle est d'essayer d'intégrer ces freaks à la société britannique. Cependant, les différents éléments ci-dessus ont permis de voir comment l'appartenance culturelle des freaks continuait de les différencier des Britanniques civilisés. En tenant compte de la volonté de civiliser les autres, mise de l'avant pour justifier l'existence de l'Empire, il est intéressant de constater que le vêtement en lui-même devient aussi un outil, un élément permettant de montrer le progrès d'un freak culturel vers la civilisation. L'idée d'employer le vêtement comme outil d'uniformisation dans les empires est entre autre développée par l'historien Christopher Alan Bayly, dans *La naissance du monde moderne*. Il constate d'abord que le phénomène d'uniformisation autant des institutions que des individus prend une ampleur importante tout au long du XIX^{ème} siècle.[214] Au niveau de l'habillement, Bayly souligne comment de plus en plus les hommes occupant des fonctions publiques en Asie, en représentant le gouvernement par exemple, ont tendances à s'habiller à l'occidentale.[215] Cependant, Bayly souligne un détail particulièrement intéressant pour ce travail, l'uniformisation n'est pas non plus totale et certains individus continuent à se démarquer d'une façon ou d'une autre.[216] Il en est par exemple ainsi des chefs de tribus maories vêtus à l'européenne, mais arborant toujours leurs tatouages tribaux.[217] Cet élément est intéressant car il se remarque aussi chez les freaks, en particulier chez les Aztèques qui, malgré leur habillement européen, conservent leur coiffure particulière.

Les Aztèques sont ceux qui, parmi les exemples étudiés ici, présentent l'évolution vestimentaire la plus notable, permettant de marquer l'idée d'un progrès vers un niveau supérieur de civilisation. Comme le montre la gravure ci-dessus, les représentant lors de leur second passage à Londres, Maximo et Bartola portent des

---

[214] Christopher Alan Bayly, *Op. cit.*, p.16.
[215] *Ibid.*, p.36
[216] *Ibid.*, p.37.
[217] *Ibid.* C'est d'ailleurs l'illustration qui se retrouve sur la couverture du livre de Bayly.

vêtements européens, bien différents de ceux qu'ils portaient lors de leur premier passage. Il faut avant tout bien comprendre que ces vêtements européens leur sont donnés pour leur mariage. Un événement qui marque en lui-même une certaine progression, une maturité des Aztèques comme il a été vu précédemment. C'est à l'occasion de ce mariage que les journaux décrivent d'ailleurs la façon dont Maximo et Bartola sont vêtus. Une attention particulière est d'ailleurs portée à leurs vêtements qui sont décrits dans de nombreux articles et se retrouvent aussi sur différentes photographies (voir Annexe A) ou autres représentations.

> « The dress was of the richest white satin, trimmed with the costliest of lace, and the jewels of the purest water. The little lady seemed to be absolutely enchanted with her sparkling necklace, her solitaire ear-rings, and her bracelets of emeralds and brilliants. » « An Aztec Wedding », *London Daily News*, mardi 08 janvier 1867.

Ce premier extrait mentionne d'abord la robe blanche de la mariée. Robe qui est en soi propre à un mariage européen. Plus encore, cet extrait met de l'avant un élément qui a déjà été souligné dans ce travail, l'importance de la richesse et du luxe. La couleur de la robe est une marque de richesse, pouvoir posséder une robe qu'on ne peut porter qu'une seule fois est en soi une marque de luxe. Ensuite, le tissu de la robe est aussi une marque de richesse et cette facette est renforcée par l'utilisation du terme « costliest » pour décrire la dentelle de la robe. Le thème de la richesse est ensuite poussé plus loin par la description des bijoux portés par Bartola. La façon dont est vêtue la mariée sert donc à mettre de l'avant une certaine respectabilité, en affichant une réussite financière, comme il a été vu précédemment. La mariée n'est pas la seule dont l'habillement est décrit et, même si dans certains articles il occupe une place moins importante, le marié est aussi abordé :

> « The bridegroom wore a well-fitting suit of evening dress, with a camellia in one button-hole, and the ribbon of some continental order, whereof he is a member, in the other. » « Marriage of the Aztecs », *London Evening Standard*, mardi 08 janvier 1867.

Maximo n'affiche pas une richesse aussi appuyée que Bartola dans sa tenue. Il est par contre mentionné dans certaines autres descriptions qu'il possède une montre en or.[218] Cependant, cette description permet de voir comment sa tenue européenne est associée à des caractéristiques valorisées par les Britanniques. Un aspect intéressant de la description de Maximo est la présence de ce ruban. Comme l'explique David Cannadine, les ordres et différents honneurs se sont multipliés dans l'empire vers la fin du XIX^{ème} siècle.[219] De plus, le fait d'appartenir à un ordre permet de penser que Maximo a pu accomplir quelque chose d'important ou du moins connaitre des gens importants. Il s'agit dans tous les cas de la marque d'un honneur, d'une distinction qui ici permet d'élever Maximo dans la société occidentale.

Les vêtements viennent donc ici réaffirmer des valeurs associées à l'idéal britannique. De la même façon que la nudité marquait les caractéristiques d'une absence de civilisation comme l'animalité, les vêtements européens se voient associés à des caractéristiques précises. L'habillement, comme le langage, vient différencier les cultures et distinguer leur niveau de civilisation. La nudité est un symbole d'immoralité et de primitivité alors que les vêtements étrangers témoignent des différents niveaux de civilisations et que les vêtements européens sont une preuve d'intégration à une civilisation plus élevée.

2.3 Religion

La religion occupe une place importante dans l'expansion de l'empire britannique. De nombreuses études par exemple traitent des missionnaires en Afrique ou dans certaines régions d'Asie.[220] Cependant, il est intéressant de noter que, même si elle

---

[218] « An Aztec Wedding », *London Daily News*, mardi 08 janvier 1867.
[219] David Cannadine, *Op. cit.*, p.85-88.
[220] Elisabeth Elbourne, « Religion in the British Empire », dans Sarah Stockwell (dir.), *The British Empire. Themes and Perspectives*, Oxford, Blackwell Publishing, 2008, p.132-133; 138-141. N. Etherington (dir.), *Missions and Empire*, Oxford History of the British Empire Companion Series, Oxford, OUP, 2008.

est bien présente, elle n'est pas fréquemment évoquée chez les freaks culturels. Le fait que la religion soit un élément si peu utilisé dans le discours entourant les freaks peut refléter une certaine volonté des promoteurs de viser un public plus large en ne voulant pas s'associer à un courant du christianisme plus qu'à un autre. Le discours religieux peut alors se diviser en deux sous-catégories : la vraie foi chrétienne et les autres croyances. Évidemment, la foi chrétienne est considérée comme supérieure.

2.3.1 Les autres

L'association entre un freak culturel et une religion autre que le christianisme se remarque chez les Aztèques. C'est d'abord avec le récit de leurs origines que la question de la religion est évoquée. Ce récit mentionne qu'ils étaient considérés comme des idoles vivantes par des autochtones sud-américains.[221] Ce culte semble être ridiculisé par les Américains et les Britanniques. L'apparence de Maximo et Bartola en premier lieu appuie cette impression. Leurs difformités sont par exemple attribuées au fait qu'on les contraignait à rester assis et immobile pour les vénérer. L'intelligence limitée qui leur est attribuée vient aussi renforcer l'idée du caractère ridicule du culte qui leur était voué. Dans le cas présent, il ne s'agit pas d'une critique des croyances des Aztèques, mais plutôt de celle du groupe dans lequel ils se trouvaient. En effet, il n'est pas directement question des croyances des Aztèques, mais plutôt de la façon dont ils étaient presque captifs de cet autre peuple qui les vénérait. Cet élément permet de voir entre autre comment l'étude de la présentation des freaks culturels peut permettre de porter un nouveau regard sur la façon dont les Britanniques percevaient d'autres civilisations. Dans le cas présent, l'intérêt pour les deux « derniers » Aztèques permet d'entrevoir comment les Britanniques percevaient la religion de cette tribu.

---

[221] *Life of the Living Aztec Children*, pamphlet publicitaire, 1860, Bodleian Library, John Johnson Collection : Human freaks 4 (53), p. 30-31.

Les Aztèques sont les seuls chez qui une religion « autre » est au moins sous-entendue. Chez Krao, il n'est aucunement question de foi. Là encore, il s'agit probablement d'un moyen de continuer à affirmer la primitivité de ces groupes. Chez Chang non plus il n'est pas question à proprement parler de religion. Cependant, certains signes laissent penser à une forme de philosophie propre à l'Asie. D'abord, comme il a été mentionné plus tôt, la présence du collier de Chang qui pourrait être un symbole du bouddhisme. C'est surtout dans les paroles de Chang que la philosophie associée à l'Asie, ou du moins à la Chine, apparaît. Il est par exemple question directement de la figure de Confucius[222] en mentionnant l'existence de sa philosophie, mais surtout dans cet extrait précis l'échec de cette philosophie dans la vie de Chang alors qu'il a choisi plutôt de se tourner vers l'Occident. Les religions, ou croyances, étrangères ne sont donc pas associées à des éléments positifs. Elles sont plutôt tournées en ridicule ou directement considérées comme inférieures.

2.3.2 La vraie foi

Dans le contexte de la civilisation britannique, la seule vraie foi est évidemment le christianisme. C'est aussi avec les Aztèques qu'est évoqué le christianisme. Dans un article, il est indiqué : « [...] both were baptized in childhood, and both retain that recognition of the Supreme Being which parents teach even their infant children. »[223] Ce court extrait est la seule mention de la religion chrétienne associée aux freaks étudiés pour ce travail dans le corpus de sources sélectionné. Il est d'abord question du baptême. Cet élément évoque de nouveau la façon dont les Aztèques sont considérés comme des enfants, effet qui est renforcé par la fin de la citation. Dans l'extrait, le baptême renvoie au christianisme, sans pour autant mettre de l'avant un courant plutôt qu'un autre, et la mention du « Supreme Being » est encore plus générale. Il n'est pas question des croyances des Aztèques, mais plutôt de la façon

[222] « The Chinese Giant », *Illustrated Times*, samedi 30 septembre 1865.
[223] « Marriage of the Aztecs », *Morning Post*, mardi 08 janvier 1867.

dont ils semblent avoir été inclus dans le christianisme. Même le mariage, qui pourtant aurait pu être une occasion pour le promoteur de mettre de l'avant la foi de Maximo et Bartola, n'a pas été employé à cette fin. Il est en effet clairement mentionné que leur mariage était un mariage civil[224] et non religieux.

La religion n'est donc pas un élément essentiel dans la présentation des freaks, mais il est intéressant de noter que chez les Aztèques, elle est associée à l'enfance et au manque de maturité. Cet élément, et le peu de référence à la religion dans les présentations des freaks culturels étudiés pour ce travail, pourraient aussi souligner le fait qu'ils ne sont pas réellement civilisés. La religion serait alors une étape de plus pour devenir civilisés, une étape que ces individus n'ont pas encore franchie.

2.4 Conclusion

Si la tendance était de tenter d'inclure les freaks culturels à la société britannique en tant qu'individus, lorsqu'il est question du groupe auquel appartient cet individu, cette tendance est moins nette. Cependant, de la même façon que les valeurs individuelles mises de l'avant pour rendre les freaks respectables permettent de voir quelles étaient les valeurs importantes pour les Britanniques, les freaks culturels permettent aussi de voir quels éléments étaient importants pour la civilisation britannique. Ils permettent aussi de voir quelles différences pouvaient être associées à d'autres populations qui les empêchaient de devenir aussi « civilisées » que les Britanniques. Le langage avant tout est un élément permettant à la fois de distinguer les individus selon leur niveau d'intelligence, mais aussi un moyen de montrer qu'il est possible de civiliser quelqu'un. L'apprentissage de l'anglais vient ici montrer que la « mission civilisatrice » est réelle. L'habillement ensuite est le moyen de rendre physiquement visible la différence entre les sociétés et les civilisations. En revanche, la religion, pourtant un élément important de la mission civilisatrice, n'est pas

[224] *Ibid.*

réellement présente dans la présentation des freaks, ce qui peut laisser penser qu'ils ne sont pas totalement civilisés, qu'ils demeurent différents.

Ces trois éléments permettent alors de distinguer différents niveaux de civilisations, le plus élevé correspondant à celui des Britanniques. Les freaks culturels permettent de voir de quelle façon le public britannique percevait différents peuples. Évidemment, l'échelle proposée ici n'est en aucun cas exhaustive et se base sur les observations faites sur un corpus de sources restreint. Elle ne représente alors que certains aspects. La conception même d'un idéal de civilisation implique qu'il existe plusieurs types ou modèles de civilisations. Il existe entre autre, dans la vision victorienne, l'idée de l'absence totale de civilisation qui, comme il a été vu précédemment, est associée directement à des caractéristiques négatives comme l'animalité et le manque d'intelligence. Cependant, il existe aussi l'idée que certaines civilisations ont déjà été de grandes civilisations, mais sont en déclin ou éteintes. Les Aztèques ont été l'exemple même d'une civilisation éteinte. Ils servaient alors à montrer les signes de la dégénérescence d'une civilisation et d'avertissement pour la civilisation britannique.[225] Ils servaient alors à comprendre comment prévenir des événements similaires tout en assurant que la civilisation britannique était bien différente de toutes ces civilisations qui l'avaient précédée. La première des caractéristiques associées à cette dégénérescence est l'idée que l'isolement est nuisible à la survie d'une civilisation.[226] Encore une fois, cet élément vient renforcer une valorisation de la sociabilité et aussi de la nécessité de circuler, d'échanger, et bien sûr, dans le cas britannique, d'étendre l'Empire pour le bien de tous. Il existe aussi des civilisations étrangères considérées plus ou moins inférieures dans la majorité des cas et qui ne sont pas toujours clairement définies. Chang par exemple présente des éléments de la civilisation chinoise, qui est parfois considérée comme

[225] Nadja Durbach, *Op. cit.*, p.115.
[226] *Ibid.*

représentative de l'Asie en général.[227] La façon dont s'est formée l'idée de l'Orient en Occident est par ailleurs développée dans les écrits d'Edward Saïd. Ce dernier présente la façon dont l'Occident s'est défini par contraste avec l'Orient.[228] Cette construction identitaire s'est toujours opérée en plaçant l'Occident dans une position de supériorité, accordant de multiples défauts à l'Orient (« déraisonnable, dépravé (déchu), puéril, « différent » ») et les qualités opposées à l'Occident (« raisonnable, vertueux, mûr, « normal » »)[229]. Dans cet ordre discursif, l'opposition entre l'Occident et l'Orient participe de la construction de l'identité – et de la supériorité – occidentale et, par le fait même, de l'infériorisation de l'Orient. C'est cette vision qui se reflète à plus petite échelle dans la fabrique de l'image des freaks culturels. Ils présentent une vision de cet « Autre » différent, distinct du « Soi » normal. Finalement, en incarnant ces différentes civilisations et la perception que leur public en a, les freaks culturels dans leurs différences permettent de souligner des éléments importants de la civilisation britannique et de la perception que la middle-class souhaitait avoir d'elle-même.

---

[227] Ross G. Forman, *China and the Victorian Imagination*, New York, Cambridge University Press, 2013, p. 161.
[228] Edward Saïd, *Op.cit.* (2005), p. 14.
[229] *Ibid.*, p. 55.

CONCLUSION

La Grande-Bretagne du XIX^{ème} siècle et son empire constituent un terrain d'étude particulièrement fertile. Si l'influence réelle de l'empire sur la métropole est sujette à débat, l'empire était bel et bien présent de façon concrète à travers les freaks culturels présentés dans tout le pays. Peu d'études ont malheureusement été consacrées aux freaks. Trop souvent négligés car perçus négativement comme des pratiques quasi-barbares, les freaks shows et leurs variantes[230] sont pourtant des sources d'informations indéniables sur les sociétés dans lesquelles ils sont présentés. Ces études pourraient contribuer à apporter une nouvelle compréhension des sociétés autant anciennes que contemporaines. C'est dans cette optique que ce travail a voulu montrer comment les freaks peuvent refléter des éléments importants de la société britannique de la seconde moitié du XIX^{ème} siècle. Ce travail s'est concentré sur la présentation des freaks culturels en suivant la définition proposée par Bogdan. Dans le contexte de l'empire, le freak culturel est un lien concret entre les Britanniques et les cultures étrangères, une manifestation de l'empire « at home ». À travers les présentations de quatre individus bien particuliers, il nous a été possible de souligner quelles étaient les valeurs mises de l'avant par la middle-class britannique. Il convient ici de souligner que Krao, Chang et les Aztèques ont poursuivi leur carrière et ne se sont pas limités à Londres.

Après ses débuts londoniens, Krao se rendit entre autre en France en 1886[231]. Elle poursuivit sa carrière avant de revenir en tournée en Grande-Bretagne en 1899[232].

---

[230] Les expositions impériales et même certaines téléréalités actuelles.
[231] Marlene Tromp, *Op.cit.*, p. 148.

Krao a passé les dernières années de sa vie à New York. Elle y continua sa carrière en apparaissant dans différentes expositions. Elle mourut à New York le 17 avril 1926 des suites d'une grippe.[233] Elle aurait été particulièrement appréciée des autres freaks qui travaillaient avec elle.[234]

Il y a peu d'informations sur la suite de la carrière des Aztèques. Ils auraient continué à apparaitre lors de différentes représentations. Il est cependant mentionné dans un article que Maximo serait décédé aux États-Unis en 1867.[235]

Chang aurait voyagé partout à travers le monde, comme en témoignent les récits de ses voyages. Le géant aurait entre autre passé un certain temps en Australie où il rencontra sa deuxième épouse Catherine, après le décès de King Foo. Il semble accorder une certaine importance d'ailleurs à l'Australie puisque son autobiographie de 1869 est dédiée aux Australiens.[236] Catherine et Chang auraient eu deux fils. Chang est retourné vivre en Chine en 1877-1878 avant de s'établir avec sa famille en Grande-Bretagne. Il y établit différents commerces directement liés à ses origines, des salons de thé par exemple. Chang serait finalement décédé en 1893, après sa seconde épouse.[237]

Les quatre personnes servant d'exemples pour ce travail ne sont qu'un échantillon de toutes les possibilités qu'offre l'étude des freaks. Les cas étudiés ont permis de voir que les freaks étaient présentés comme acceptables socialement. Ils respectaient

---

[232] Durbach, *Op.cit.*, p. 113.
[233] « Krao, Missing Link of Circus Sideshows, Dies From 'Flu' », *The Evening News*, Harrisburg Pennsylvania, samedi 17 avril 1926, p. 18.
[234] « CIRCUS FOLK MOURN 'BEST-LIKED FREAK'; Krao, the 'Missing Link,' Buried With Tribute of Tears From Side-Show Associates. », *The New York Times*, New York, 19 avril 1926, Archive du New York Times. <http://query.nytimes.com/gst/abstract.html?res=9805EEDB1039E633A2575AC1A9629C946795D6CF&legacy=true>
[235] « Death of One of the Aztec Children », *The Daily Phoenix*, Columbia, S.C., 14 novembre 1867, librairie du Congrès. <http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84027008/1867-11-14/ed-1/seq-2/>
[236] *Chang Woo Gow the Tall Man of Fychow: his Life and History of his Travels, Op. cit.*, page titre.
[237] Sophie Couchman, « Chang Woo Gow ('Chang the Chinese Giant') (1840s - 1893) », *Chinese-Australian Historical Images in Australia*, juin 2009, < http://www.chia.chinesemuseum.com.au/biogs/CH00090b.htm>

certaines valeurs victoriennes comme celles associées à l'homme et à la femme, l'importance de la famille, du mariage d'amour et de la réussite personnelle par le travail. La présentation des freaks permet aussi de montrer l'intérêt victorien pour la science et les discours rationnels, en employant par exemple les débats sur la théorie darwinienne de l'évolution comme matériau publicitaire. Cependant, même si les freaks reflètent des valeurs de la société britannique, il ne faut pas oublier que ces individus restent fondamentalement différents de leur public. Tous les freaks étudiés dans ce travail avaient pour point commun le fait d'appartenir à une culture étrangère qui contribuait à faire d'eux des freaks. Cette différence a permis aux Britanniques d'affirmer leur supériorité, en associant par exemple l'anglais à des valeurs positives et en rabaissant d'autres langages comme étant primitifs. Aussi simplement en associant les vêtements européens à la respectabilité et en associant la nudité à la primitivité, voire même à l'animalité. Autant dans leurs similitudes que dans leurs différences avec leur public, les freaks permettent de saisir comment ce public se percevait lui-même.

En se penchant sur un corpus de journaux et de pamphlets publicitaires, ce travail a voulu montrer comment les freaks peuvent être une source particulièrement intéressante pour faire de l'histoire. Il y a cependant des limites à l'étude de ces gens. En effet, il peut être difficile de retracer le destin de certains freaks moins populaires. Il peut aussi être complexe de tenter de discerner le vrai du faux, ce que ce travail n'a pas tenté de faire, mais qui peut être un obstacle à certaines recherches.

Malgré ces limites, les freaks pourraient encore alimenter de nombreuses recherches, d'autant que plusieurs fonds d'archives consacrés aux freaks attendent encore leurs historiens ou mériteraient d'être explorés davantage, comme par exemple la *Ronald G. Becker Collection of Charles Eisenmann Photographs* de l'Université de Syracuse ou les *Human Curiosity Prints, Playbills, Broadsides and Other Printed Material,*

1695-1937 de la Houghton Library d'Harvard. Ces ressources permettraient sans doute d'en apprendre davantage sur certains freaks moins célèbres. Il pourrait aussi être intéressant d'étudier des freaks connus hors du contexte américain, qui est jusqu'ici le plus étudié pour ses freaks shows, ou de se pencher sur un freak en particulier afin de voir comment, au cours de ses tournées à travers le monde, il a pu être présenté dans différents pays. Ces travaux permettraient de porter un nouveau regard sur toutes ces différentes sociétés en plus de nous éclairer sur la vie d'individus au destin parfois captivant.

ANNEXE

PHOTOGRAPHIES

L'image occupe une place importante dans la présentation des freaks. Les promoteurs ont notamment recours à la photographie, en particulier pour imprimer et vendre des cartes de visites. Le public pouvait ainsi ramener un souvenir de la présentation à laquelle il avait assisté et contribuer à faire connaître le freak.

Il existe de nombreuses photographies d'époque sur les freaks, certains photographes, comme par exemple Charles Eisenmann[238], étant reconnus pour leurs photos de freaks. Cependant, il est parfois difficile de retrouver les références précises de ces photos disponibles en ligne et c'est pourquoi certaines d'entre elles sont incomplètes. Le choix a été fait d'inclure tout de même ces images dans ce travail car elles sont une part importante de la construction de l'image des freaks.

---

[238] *Ronald G. Becker Collection of Charles Eisenmann Photographs*, (1836-1960), Special Collections Research Center, Université de Syracuse.

W & D Downey, Krao et Farini [1883] [Photographie]. Wikimedia Commons.

Julius Gertinger, Krao [1889] [Photographie]. Wikimedia Commons.

Hans P. Kraus, Maximo et Bartola jeunes [1853] [Photographie]. Wikimedia Commons.

Photographe inconnu, Maximo et Bartola lors de leur mariage [1867] [Photographie]. Wikimedia Commons.

Photographe inconnu, Chang et sa première épouse [1871] [Photographie]. National Portrait Gallery, Canberra, (2010.32).

Alexander McDonald, Chang, sa première épouse et son manager [1871] [Photographie]. National Portrait Gallery, Canberra, (2010.29).

BIBLIOGRAPHIE

Sources

The British Newspaper Archive, British Library, < http://www.britishnewspaperarchive.co.uk/>.

« "Freaks" no longer, but "Prodigies", at Barnum's », *The Illustrated Police News*, 21 janvier 1899.

DE NEBRIJA, Antonio, *Prólogo a la gramàtica de la lengua castellana*, Salamanca, 1492, par *Biblioteca virtual universal*, 2003, < www.biblioteca.org.ar/libros/1285.pdf >.

Aztèques

Life of the Living Aztec Children, pamphlet publicitaire, 1860, Bodleian Library, John Johnson Collection : Human freaks 4 (53).

« The Aztecs! A Newly-Discovered Tribe of Human Beings », *Evanion* 2530, British Library, 1876.

« An Aztec Wedding », *London Daily News*, mardi 8 janvier 1867.

« Death of One of the Aztec Children », *The Daily Phoenix*, Columbia, S.C., 14 novembre 1867, librairie du Congrès. <http://chroniclingamerica.loc.gov/lccn/sn84027008/1867-11-14/ed-1/seq-2/>.

« Marriage of the Aztecs », *Illustrated Police News*, samedi 12 janvier 1867.

« Marriage of The Aztecs », *London Evening Standard,* mardi 8 janvier 1867.

« Marriage of the Aztecs », *Morning Post*, mardi 8 janvier 1867.

« Passing Events, Rumours, &c. », *Kentish Independent*, samedi 5 janvier 1867.

« Paternity of The Aztec Children », *Lloyd's Weekly Newspaper*, dimanche 22 août 1858.

« The Aztecs », *Evening Mail*, mercredi 20 février 1867.

« The Aztecs », *Illustrated Times,* samedi 26 janvier 1867.

« The Aztecs », *Morning Post,* mercredi 20 février 1867.

« The Aztecs », *The Era*, dimanche 17 février 1867.

« The Aztecs Married and Settled », *London Daily News*, mardi 12 février 1867.

Chang

Chang Woo Gow the Tall Man of Fychow his Life and History of his Travels, autobiographie, 1869, Bibliothèque Nationale d'Australie.

The Era, samedi 24 février 1883.

« A Chinese Giant », *London Evening Standard*, jeudi 7 septembre 1865.

« Chang, the Chinese Giant », *London Daily News*, jeudi 7 septembre 1865.

« Chang, the Fychow Giant », *Morning Advertiser*, jeudi 7 septembre 1865.

« Echoes of the Week », *Illustrated London News*, samedi 25 mars 1865.

« Picadilly Hall », *Morning Post*, jeudi 4 janvier 1883.

« Something Like a Giant », *London Evening Standard*, lundi 6 mars 1865.

« The Chinese Giant », *Illustrated London News*, samedi 30 septembre 1865.

« The Chinese Giant », *Illustrated Weekly News*, samedi 30 septembre 1865.

« The Coming Chinese Giant », *Bell's Weekly Messenger*, samedi 25 mars 1865.

« The Eight Wonder of the World », *London Evening Standard,* mercredi 22 mars 1865.

« The Fychow Giant », *Kentish Independent*, samedi 9 septembre 1865.

« The Fychow Giant at Malborough House », *London Evening Standard*, mercredi 13 septembre 1865.

Krao

Handbill for Krao, the Missing Link, Westminster Aquarium, 23 mars 1887. The Bodleian Library, University of Oxford, John Johnson Collection, Human Freaks.

« CIRCUS FOLK MOURN 'BEST-LIKED FREAK'; Krao, the 'Missing Link,' Buried With Tribute of Tears From Side-Show Associates. », *The New York Times*, New York, 19 avril 1926, Archive du New York Times. <http://query.nytimes.com/gst/abstract.html?res=9805EEDB1039E633A2575AC1A9629C946795D6CF&legacy=true>.

« Farini's Wonder of Wonders », *Evanion* 2474, British Library, 1883.

« Krao, Missing Link of Circus Sideshows, Dies From 'Flu' », *The Evening News*, Harrisburg Pennsylvania, samedi 17 avril 1926, p. 18.

« Krao : the Missing Link » *Morning Post*, samedi 27 janvier 1883.

« Mr. Farini and "The Missing Link" », *London Daily News*, lundi 1 janvier 1883.
« Mr. Farini's "Missing Link" », *Morning Post*, lundi 1 janvier 1883.
« Notes of Latest News », *Lloyd's Weekly Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.
« Our Captious Critic », *Illustrated Sporting and Dramatic News*, samedi 6 janvier 1883.
« The Missing Link », *Reynolds's Newspaper*, dimanche 31 décembre 1882.

Références

« freak, n.[1] », *Oxford English Dictionary*, <http://www.oed.com.proxy3.library.mcgill.ca/view/Entry/74344?rskey=pZy0PO&result=1#eid> (30 mars 2016).

BAYLEN, J. O., « The British Press, 1861-1918 », dans *The Encyclopedia of the British Press, 1422-1992*, par Dannis Griffiths (ed), New York, St-Martin's Press, 1992, p. 33-46.

CAZENEUVE, Jean, « CIVILISATION », dans *Encyclopædia Universalis,* consulté le 28 juin 2017. <http://www.universalis-edu.com.proxy.bibliotheques.uqam.ca:2048/encyclopedie/civilisation/>.

Articles

BURTON, Antoinette, « The Absent-Minded Imperialists : What the British Really Thought about Empire by Bernard Porter », *Victorian* Studies, Vol.47, n◦4, 2005, p. 626-628.

CHARLE, Christophe, « Le monde britannique, une société impériale (1815-1919) ? », *Cultures et Conflits*, n°77, printemps 2010, p. 7-37.

COUCHMAN, Sophie, « Chang Woo Gow ('Chang the Chinese Giant') (1840s - 1893) », *Chinese-Australian Historical Images in Australia*, juin 2009, < http://www.chia.chinesemuseum.com.au/biogs/CH00090b.htm>.

MACKENZIE, John M., « 'Comfort ' and Conviction : A Response to Bernard Porter », *The Journal of Imperial and Commonwealth History*, vol. 36, n◦4, 2008, p. 659-668.

PARL Katharine et Lorraine J. DASTON, « Unnatural Conceptions: The Study of Monsters in Sixteenth- and Seventeenth-Century France and England », *Past & Present*, n° 92, août 1981, p. 20-54.

PORTER, Bernard, « An imperial nation? Recent works on the British empire at home », *The Round Table*, n° 96, 2007, p. 225-232.

PORTER, Bernard, « L'Empire dans l'histoire britannique », *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n°37, 2008, p. 127-143.

Chapitres d'études

BENSIMON, Fabrice, « La société britannique et l'Empire. Problématiques et historiographie » dans Fabrice Bensimon et Armelle Enders (dir.), *Le siècle britannique*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2012, p. 13-20.

ELBOURNE, Elizabeth, « Religion in the British Empire », dans Sarah Stockwell (dir.), *The British Empire. Themes and Perspectives*, Oxford, Blackwell Publishing, 2008, p. 131-156.

WATT, Carey A., « The Relevance and Complexity of Civilizing Missions c. 1800-2010 » dans Carey A. Watt et Michael Mann (dir.), *Civilizing Missions in Colonial and Postcolonial South Asia From Improvement to Development*, Londres, Anthem Press, 2011, p. 1-34.

Études

ADAMS, Rachel, *Sideshow U.S.A*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

BAYLY, Christopher Alan, *La naissance du monde moderne*, traduction par Michel Cordillot, Paris, Les éditions de l'Atelier, 2007.

BLANCHARD, Pascal et al. (dir.), *Zoos humains et exhibitions coloniales*, Paris, La Découverte, 2011.

BOGDAN, Robert, *Freak Show: Presenting Human Oddities for Amusement and Profit,* Chicago, Chicago University Press, 1988.

BOURNE, H.R. Fox, *English Newspapers*, Vol. II, Londres, Chatto & Windus, 1887.

BOYCE, George Boyce, CURRAN, James et Pauline WINGATE (dir.), *Newspaper History*, Londres, Sage Publications, 1978.

CANNADINE, David, *Ornamentalism. How the British Saw Their Empire*, New York, Oxford University Press, 2002.

CHEMERS, Michael M., *Staging Stigma*, New York, Palgrave Macmillan, 2008.

CONBOY, Martin, *The Press and Popular Culture*, Londres, Sage Publications, 2002.

DARWIN, John, *The Empire Project: the Rise and Fall of the British World-System, 1830-1970*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.

DAWSON, Gowan, *Darwin, Literature and Victorian Respectability*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007.

DURBACH, Nadja, *Spectacle of Deformity*, Berkeley, University of California Press, 2009.

ERRINGTON, James Joseph, *Linguistics in a Colonial World: A Story of Language, Meaning, and Power*, Oxford, Blackwell, 2008.

ETHERINGTON, N. (dir.), *Missions and Empire*, Oxford History of the British Empire Companion Series, Oxford, OUP, 2008.

FIEDLER, Leslie, *Freaks. Myths and Images of the Secret Self*, New York, Simon and Schuster, 1978.

FISCHER-TINÉ, Harald et Michael MANN (dir), *Colonialism as Civilizing Mission: Cultural Ideology in British India,* Londres, Anthem Press, 2004.

FORMAN, Ross G., *China and the Victorian Imagination*, New York, Cambridge University Press, 2013.

FROST, Ginger Suzanne, *Victorian Childhoods*, Londres, Praeger, 2009.

GARLAND THOMSON, Rosemarie (dir.), *Freakery: Cultural Spectacles of the Extraordinary Body,* New York, New York University Press, 1996.

HALL, Catherine, *Civilising Subjects: Metropole and Colony in the English Imagination 1830-1867*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 2002

HARRIS, Neil, *Humbug The Art of P. T. Barnum*, Boston, Little, Brown, 1973.

HEINICH, Nathalie, *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, Éditions La Découverte, 2002.

HIMMELFARB, Gertrude, *Poverty and Compassion*, New York, Vintage Book, 1992.

HOLT, Richard, *Sport and the British : a Modern History*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

HOUGHTON, Walter E., *The Victorian Frame of Mind 1830-1870*, Londres, Oxford University Press, 1957.

LAGARDE, Christian, *Identité, langue et nation*, Canet, Trabucaire, 2008.

LANE, Christopher, *Hatred & Civility : The Antisocial Life in Victorian England*, New York, Columbia University Press, 2004.

LOGAN, Deborah Anna, *Harriet Martineau, Victorian imperialism, and civilizing mission*, Farnham, Burlington, Ashgate, 2010.

MACKENZIE, John M., *Propaganda and Empire: the Manipulation of British Public Opinion, 1880-1960*, Manchester, Manchester University Press, 1984.

OSLUND, Christy, *Disability Services and Disability Studies in Higher Education: History, Contexts, and Social Impacts*, Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2014.

PORTER, Bernard, *The Absent-Minded Imperialists*, New York, Oxford University Press, 2004.

REYNAUD-PALIGOT, Carole, *La république raciale : paradigme racial et idéologie républicaine*, Paris, Presses universitaires de France, 2006.

RODRICK, Anne B., *Self-Help and Civic Culture*, Aldershot, Ashgate, 2004.

SAÏD, Edward W., *Orientalisme : l'Orient créé par l'Occident*, traduction de Catherine Malamoud, Paris, Éditions du Seuil, 2005 (1978 en anglais).

SAÏD, Edward W., *Culture et impérialisme*, Paris, Fayard, 2000 (1993 en anglais).

THOMPSON, Andrew, *The Empire Strikes Back? The Impact of Imperialism on Britain from the Mid-Nineteenth Century*, New York, Pearson Longman, 2005.

TOSH, John, *A Man's Place : Masculinity and the Middle-Class Home in Victorian England*, London, Yale University Press, 1999.

TROMP, Marlene (dir.), *Victorian Freaks: the Social Context of Freakery in Britain*, Columbus, Ohio State University Press, 2008.